56e ANNÉE — MARS 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC



JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES
ET
SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Paraît le 15 — SOMMAIRE — *le Numéro1f.*

	Pages
Anniversaires d'Allan Kardec et de P. G. Leymarie	145
Nécrologie, Algol	146
Préjugés et Spiritisme (*suite et fin*), D. de Montreynaud	148
La Religion de l'Evolutionnisme	158
Spiritisme et Cryptopsychie, Boirac	184
Aux profanateurs de tombeaux, Julien Larroche	193
L'Aviateur, E. Scharps	194
Terre et Ciel, Jean Reynaud	195
Causeries Philosophiques, E. Guibal	201
Une Date, Marinette Benoit-Robin	206
Le Familistère de Guise, E. Benoit	208
Hélène Smith et l'Ange	211
Les Rayons V. Réponse au Comt Darget, M. G. de Fontenay	214
La Guérisseuse de Magny-sur-Tille	218
Conférences Sédir	220
Communiqués	221
Souscription	221
Nouvelle série Féministe Spiritualiste	222
Livres nouveaux	222
Pensée du mois d'avril	224

BUREAUX : 42, Rue Saint Jacques — PARIS
PRÈS LA SORBONNE & LE COLLÈGE DE FRANCE

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
Copyright by Leymarie 1913

LA REVUE SPIRITE

Chaque numéro **mensuel**, in-8° jésus, comprend **64** pages de texte et des pages d'annonces réservées aux ouvrages les plus recommandés. Les lecteurs y trouveront une suite d'articles philosophiques et moraux, des études et conférences, des nouvelles et actualités, et des comptes rendus détaillés de tous les phénomènes, expériences et ouvrages nouveaux concernant la doctrine. — Le numéro de Décembre contient la couverture imprimée, le sous-titre et la table des matières pour l'année. **Plusieurs numéros sont illustrés.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France et Colonies françaises.....	**10** fr. par an
Europe.....	**12** —
Outre-mer	**14** —

L'abonnement part de tout mois et se paie à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, de 768 pages, **10** fr. l'année, port en plus. — PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE. — *Reliure ¼ basane solide et soignée*, de 1858 à 1892, **3** fr.; à partir de 1893, **3** fr. **50** par volume.

AVIS IMPORTANT

Prière à nos abonnés de bien vouloir envoyer comme d'habitude le montant de leur abonnement en un *mandat-poste* à l'ordre de M. Paul LEYMARIE.

Pour l'étranger, il peut nous être envoyé directement en une traite sur Paris, mandat-poste international, ou par l'intermédiaire des libraires. Les abonnements français (France et Colonies Françaises) sont considérés, conformément aux habitudes, comme renouvelés d'office pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous ont pas fait parvenir un ordre contraire.

TOUS LES ABONNEMENTS DE JOURNAUX ET REVUES SE PAIENT A L'AVANCE

AVIS TRÈS IMPORTANT

LA LIBRAIRIE SPIRITE fournit, *contre mandat-poste*, **tous les ouvrages** parus en librairie, à Paris, le port en sus (10 % de leur valeur pour la France et 20 % pour l'étranger. Recommandation : France **0.10**, Etranger, **0.25** par colis.

Envoi du catalogue contre **15 centimes en Timbres-Poste français.**

Toutes les correspondances, *mandats-poste*, quel qu'en soit l'objet, doivent être adressés à **M. P. LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques, PARIS. — **Téléphone 819-52.**

56e ANNÉE — MARS 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P. G. LEYMARIE

DIRECTEUR GÉRANT
DEPUIS 1901
PAUL LEYMARIE FILS

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ — PAS DE SALUT

Anniversaires d'Allan Kardec
ET DE P. G. LEYMARIE

Le 44e anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec sera célébré le dimanche 30 mars, à deux heures et demie, au cimetière du Père-Lachaise.

Réunion autour du dolmen du Maître.

MM. Boyer et le général Fix prendront la parole au nom de la Société française d'Étude des Phénomènes psychiques.

Le soir à six heures et demie, banquet fraternel (3 fr. 50 par personne) dans les salons du restaurant Robert, 200, rue Saint-Honoré, sous la présidence de M. G. Delanne.

Adresser les demandes de cartes pour ce banquet, lequel sera suivi d'une soirée dansante, à M. P. Drubay, trésorier, 92, boulevard Richard-Lenoir, à Paris, ou à Mme Borgers, trésorière-adjointe, au siège social, 57, rue du faubourg Saint-Martin, à Paris (Xe Arr).

La liste de souscription sera close le jeudi 27 mars.

Le 12e anniversaire de P. G. Leymarie aura lieu le 10 avril.

Les abonnés et lecteurs de la *Revue Spirite* qui visiteront le dolmen du Maître sont invités à ne pas oublier celui de son disciple et digne continuateur.

Nécrologie

Le général Amade

8 février 1913. — Un des plus sympathiques et plus estimés collaborateurs de la *Revue spirite*, le général Amade, qui signait ses intéressants et très érudits articles du pseudonyme de « Senex », vient de quitter ce monde pour rejoindre dans l'Au-delà la phalange de nos maîtres et amis invisibles et poursuivre avec eux — et avec nous encore — la grande et généreuse campagne de rénovation des âmes, commencée il y a plus d'un demi-siècle par Allan Kardec.

Ce n'est pas une mort que nous pleurons ; ce n'est pas un valeureux combattant que nous regrettons ; non, c'est simplement un départ que nous saluons avec respect et confiance, comme on salue le départ d'un général qui va remplir une patriotique et glorieuse mission dans quelque colonie lointaine.

Le général Amade était un bon et judicieux écrivain, possédant toutes les qualités du vrai spirite. C'est à sa plume alerte et franche qu'on doit le charmant petit volume : *Le Problème de l'Au-delà* (1), paru en 1902. Il aurait pu, dans cet ouvrage, nous donner ses propres conseils, mais dépourvu de toute vaine ambition, il a préféré nous faire part de ceux qu'il avait reçus des Invisibles. Des circonstances particulières lui avaient permis d'étudier, pendant plusieurs années, un médium écrivain à la fois intuitif et mécanique ; intuitif en ce sens que les pensées lui arrivaient d'une façon instantanée ; et mécanique, parce qu'il écrivait, parfois pendant une demi-heure, avec une rapidité extrême, sans un moment d'arrêt, sans une rature. Le médium jouissait d'une excellente santé, était toujours complètement éveillé, très calme, et dans un état absolument normal. C'est des nombreuses communications ainsi obtenues qu'a été extraite cette attrayante brochure qui eut, il y a dix ans, un grand et légitime succès, et que nous voudrions voir dans toutes les mains spirites.

L'auteur ne se dissimule pas que ces communications ne sont pas de nature à convaincre les incrédules ; car il pense et déclare fort justement que

(1) En vente à la Librairie Spirite, prix : 1 fr. 50.

ce n'est ni la lecture de communications, ni l'observation superficielle de quelques médiums plus ou moins sérieux, ni la vue de phénomènes physiques le plus souvent truqués, qui pourront élucider la question dans l'esprit du chercheur ; mais que c'est seulement par des études patientes et laborieuses, par un désir ardent de pénétrer les mystères des destinées de l'Être, qu'il pourra arriver à résoudre le problème de la persistance de notre individualité au delà de la tombe.

Pendant plusieurs années, le général Amade a publié, dans la *Revue Spirite*, sous le titre de *Causeries sur l'Idée de l'évolution religieuse*, une série d'articles, où se révèle un esprit de fin et délicat observateur. Aussi convaincu personnellement des sublimités de la doctrine du Christ qu'éclairé par ses patientes et longues études sur la valeur relative de l'avancement intellectuel et moral de la généralité des hommes aux diverses périodes de l'histoire, il nous montre que le christianisme, à ses débuts, n'avait guère attiré à lui que les petits, les malheureux et les deshérités ; tandis que les puissants, les riches et les indifférents étaient restés sourds à sa voix, ce qui avait conduit ses initiateurs à créer des mystères, un culte et des cérémonies, empruntés aux anciennes religions et capables de frapper les imaginations.

Il considère à un très juste point de vue les dispensateurs des croyances religieuses et les masses auxquelles ils s'adressaient : c'est-à-dire qu'il n'attribue aux premiers qu'un degré d'avancement légèrement supérieur à celui des autres. Il nous donne de la sorte à comprendre qu'il est bien certain que le paradis et l'enfer catholiques, auquels nous ne croyons plus, ont été autrefois les grands facteurs du progrès moral. « Ceux qui avaient bien vécu dans la crainte de l'enfer ou dans l'espoir du paradis, arrivaient dans le monde astral avec un nouvel acquis de facultés morales qui les aidaient à progresser dans ce monde en attendant une nouvelle réincarnation. » Cette étude ainsi faite sans passion comme sans parti pris, avec le seul souci de la vérité et de la raison, le seul amour du bien, est à la fois un exemple et un modèle dont feront bien de s'inspirer tous ceux de nos amis qui ont à cœur de gagner des suffrages à notre grande cause.

Il y a environ trois ans, notre éminent confrère, dont la santé jusque-là robuste se ressentait sans doute des effets plus ou moins pernicieux d'un long séjour en Algérie, fut contraint de se reposer. Son âge d'ailleurs — il avait soixante-quinze ans — le lui commandait, et il cessa à son grand regret comme à celui des lecteurs et de toute la Rédaction sa collaboration à la *Revue* tout en restant attaché aux uns comme aux autres par le cœur et le dévouement.

Entouré des soins assidus et de la constante affection des siens, il se prépara doucement à les quitter, mais corporellement seulement, satisfait de

leur avoir enseigné ce qu'il avait si bien appris lui-même, c'est-à-dire à regarder la mort non comme une séparation, mais comme une simple et désirable transformation.

Adressons donc à cette famille de croyants l'hommage de nos pensées les plus sympathiques et les plus réconfortantes et en même temps à notre vénéré ami et collaborateur, avec un confiant au revoir, notre souvenir ému et reconnaissant, car cette vie terrestre, qui n'est en réalité qu'une simple journée de la grande vie de l'âme, il l'a bien et noblement remplie: par ses travaux, son dévouement, sa philosophie, ses études et ses vertus il a servi à la fois et l'humble patrie d'en bas et la grande patrie d'en haut.

ALGOL.

PRÉJUGÉS ET SPIRITISME

Ouvrage inédit par M. DUBOIS DE MONTREYNAUD

(*Suite et fin.*)

Le monde invisible

Quand des hommes, comme autrefois saint Paul, après avoir trouvé leur chemin de Damas, guérissent par milliers les malades que la foi en Dieu leur a conduits ; quand cette même foi vive et opérante amène des malades auprès des sources merveilleuses, auxquelles l'analyse chimique refuse toute propriété curative, et que ces malades contrairement à tous les diagnostics et les prévisions de la science sont guéries en buvant ces eaux et en s'y baignant : quand, dis-je, l'homme voit éclater autour de lui les phénomènes de toute nature les plus étranges, les plus invraisemblables, osera-t-il encore nier, douter même de l'influence continue de l'Invisible sur notre humanité?

Un savant moderne a dit, il y a peu de temps que s'il était téméraire d'ajouter une foi une croyance aveugle à tous les phénomènes supranormaux qui se manifestent tous les jours, il serait puéril et bien plus téméraire encore de les rejeter et de les nier sans les avoir préalablement soumis à l'examen le plus sévère.

Voilà une formule qui devrait bien être consacrée et servir de règle de conduite à chacun. Mais le plus souvent on trouve plus commode de se refuser à toute étude, à toute investigation, à tout contrôle, et on se borne à dédaigner, à nier. Cette manière de faire, contraire au bon sens, constitue une forme particulière du préjugé : et c'est malheureusement celle qui contre toute logique, de nos jours rallie facilement la grande majorité des suffrages, parce que l'orgueil et l'égoïsme natif font ici sentir leur influence néfaste

et imposent leur autorité. Mais ici encore ce n'est pas le plus grand nombre qui a pour lui la raison; et c'est en dépit de tout, avec fierté et assurance que celui qui croit peut, éclairé par la Raison, marcher tête haute et affirmer sa croyance. Car le jour est proche où la minorité sera la généralité et où sera enfin établi le règne de Dieu sur la Terre.

Le monde invisible nous environne et nous enveloppe, dit le Spiritisme. Il est le passé, le présent et l'avenir. Le monde visible constitue en quelque sorte une diversion, une étape, une manière particulière de notre vie dans cet invisible qui est la vie vraie. N'est-ce pas en effet cette vie universelle qui, prenant l'homme à sa genèse, le conduit inlassablement, par des évolutions progressives, à la poursuite et à la conquête de l'idéal, de l'infini, de Dieu par l'accomplissement de sa destinée ?

Le Préjugé et la Destinée

Notre destinée pèse sur nous inéluctablement, fatalement, nécessairement. C'est elle qui renferme le secret, le mystère, le pourquoi de notre existence, puisqu'elle en est la cause déterminante, puisqu'elle en est le *déterminisme*. Sans elle nous n'aurions aucune raison d'être et nous ne pourrions exister. L'idée de la destinée n'est due ni à l'esprit de système ni à des opinions éphémères de secte et de parti. Elle est innée dans le cœur de l'homme ; et, chez tous les peuples, à tous les âges, l'idée et l'étude s'en sont imposées à l'esprit humain.

Loin d'être, comme le professent quelques-uns, comme le veut le préjugé, une fatalité barbare et aveugle qui arrache l'espérance de notre cœur et l'empoisonne d'indifférence, de regrets et de haines, elle est au contraire la gracieuse hirondelle messagère des beaux jours. Elle est la colombe de l'arche qui nous présente le rameau de la liberté prochaine : elle est l'espoir et la consolation dont l'empreinte généreuse et féconde nous fait entrevoir l'idéal que nous devons poursuivre et nous fait trouver les moyens de l'atteindre.

C'est elle qui imprime à nos cœurs cette conviction inconsciente, mais absolue, que notre vie consciente de tous les jours fait partie d'un univers moral, harmonieux et éternel : que chacune de nos souffrances a sa raison d'être et sa valeur ; que le ciel sourit à la terre, l'invisible au visible, l'infini au fini. C'est grâce à elle, c'est par elle que la foi, l'espérance et l'amour sont comme l'atmosphère de notre âme : c'est en nous faisant entrevoir le but à atteindre, que notre vie peut s'écouler abondante et éclairée au milieu de grandioses perspectives qui seules doivent nous solliciter au mépris des efforts du mal qui tend à nous imposer son joug et à nous entraîner dans les ténèbres de l'erreur.

Cette constatation faite, et tout nous dit que c'est bien là la vérité, com-

ment pouvons-nous établir le problème de la destinée ? Comment et dans quels éléments pouvons-nous en rechercher la solution ?

Quelle que soit la réponse que l'on donne à ce troublant problème, chacun reconnaissant son importance dans cette vie, se prend à chercher, et c'est en cherchant que nous voyons s'ouvrir en nous les profondeurs de l'existence.

La philosophie, la religion, la science, le matérialisme, le préjugé interrogés ne nous donnent que des réponses imprécises et décevantes, que l'on peut bien plutôt considérer comme des postulats ou des spéculations théoriques ne reposant sur aucune base sérieuse.

La philosophie conclut en dernier ressort au fatalisme brutal et irrévocable, à une fatalité désespérante, capable de pousser l'homme au suicide, seule issue laissée au désespéré que l'infortune et le mal accablent. Le matérialiste, plus brutalement encore, arrive à cette même conclusion radicale qui, à ses yeux, donne la solution dernière ; alors que cette solution ne fait au contraire qu'ouvrir l'ère de l'expiation et déterminer le point de départ de l'action inéluctable de la justice immanente. La science ne conclut pas, parce que le problème posé ne peut se mettre en équation : elle se borne à déclarer qu'il n'y a pas de solution scientifique et que l'inconnu reste l'inconnu. Pour elle, les nombreux épisodes du drame de la destinée de l'homme sont des résultantes de forces inconnues, des accidents ayant leur cause dans la nature, des effets dus au hasard, aux circonstances qui sont sous la dépendance des forces répandues dans la nature.

Le préjugé présente comme explication un ramassis de lieux communs empruntés à la philosophie, à la science, à la religion et aux traditions les plus diverses. Ses conclusions n'existent pas à proprement parler, puisqu'elles sont aussi différentes et aussi nombreuses que ceux qui les ont adoptées et qui s'en réclament.

Les religions ont simplifié la définition. La formule concrète, absolue qu'elles donnent de la destinée, devient un dogme. C'est, à leurs yeux, une chose intangible, mystérieuse, à laquelle on ne doit pas toucher et qui doit s'imposer à nous, *ne varietur*, sans que notre raison ait la facilité et le droit d'en examiner et d'en analyser le fonds et la forme. En un mot c'est : la Volonté de Dieu devant laquelle nous n'avons qu'à nous incliner.

De toutes les définitions, celle-ci est assurément la meilleure, surtout parce qu'elle clôt toute discussion et parce qu'elle place avec raison entre les mains de Dieu le sort de sa créature, ce qui est la vérité dans une certaine mesure.

Mais on remarquera cependant que cette formule, pour être empreinte de l'idée religieuse, est loin de donner une satisfaction complète à notre cœur qui ne peut se contenter d'une généralité, d'une imprécision alors qu'il a besoin d'une affirmation et d'une certitude. L'idée de Dieu assurément est

bien faite pour donner à la formule religieuse le caractère nécessaire qui l'impose à notre croyance : mais il semble que ce n'est point suffisant, et que le mystère de la destinée ainsi présenté, n'apporte pas au cœur de l'homme cette consolante assurance, cette foi en l'avenir, cette douce espérance en l'utilité de nos souffrances et de notre amour du prochain, enfin, cette précision que nous donne le Spiritisme.

On peut dire que la formule religieuse ne vaut que par l'idée de Dieu. Cette considération a sûrement une grande valeur, et on peut même affirmer qu'elle ne vaut que par cela ; mais si on la compare à celle qui découle des enseignements du Spiritisme, on ne pourra que la trouver bien sèche et bien insuffisante. Attribuer à Dieu seul l'arrêt de notre destinée, n'est, nous l'avons déjà dit, qu'une partie de la vérité. Le Spiritisme est entièrement d'accord avec toutes les religions sur ce point que notre destinée a été voulue par Dieu qui la tient entre ses mains, mais il ajoute que le règlement de cette destinée, avant qu'elle ne s'accomplisse, ainsi que son accomplissement au cours de notre existence, de nos existences matérielles sont le fait de chacun de nous : c'est là précisément cet enseignement primordial que les religions rejettent pour des raisons bien faciles à comprendre.

Oui ! Le Spiritisme nous affirme que nous sommes les artisans de notre destinée, et voici cet enseignement.

Détermination de la Destinée

Quand l'homme meurt à la vie matérielle, c'est-à-dire, lorsque son âme se dissocie du corps matériel qu'elle a animé pour retourner dans cet invisible dont le mystère n'est plus impénétrable, la matière reprend son corps charnel qu'elle décompose et transforme pour en faire servir les éléments atomiques à la constitution de corps nouveaux.

L'âme subit aussi une transformation mais qui n'a rien de commun avec celle du corps : car loin de perdre son entité, sa personnalité elle l'accroît au contraire de tous les actes accomplis en bien comme en mal au cours de cette existence qui vient de finir et qui s'ajoutent, ainsi qu'on va le voir, aux actes de toute nature accomplis au cours de ses existences corporelles antérieures.

L'âme se retrouve donc en présence de tous ses actes depuis son avènement à l'humanité jusqu'à ce moment même où elle vient de reprendre sa liberté, en retournant dans cet invisible qui nous impreigne et où nous baignons comme dans un océan infini. Alors, comme dans un panorama immense, elle voit en détail jusqu'au dernier, ses actes bons et mauvais. Elle envisage les conséquences des uns et des autres. Elle-même devient son propre arbitre son juge. Automatiquement, je pourrais dire mathématiquement, elle

fait la somme du bien qui détermine son degré d'évolution et la somme du mal qui en atténue la valeur, et alors elle dégage elle-même de cette élémentaire équation, la résultante finale. C'est à ce moment précis que la conscience rend elle-même sa sentence de bien et de mal. Voilà le jugement de Dieu. Si la somme du bien l'emporte, l'âme n'a plus à subir d'expiation, elle n'aura plus à se soumettre à une réincarnation charnelle pour se libérer par une expiation nouvelle. Désormais elle ne doit plus que travailler à son perfectionnement pour s'élever davantage dans la hiérarchie céleste. Pour atteindre ce but, les moyens à sa disposition, nous dit la révélation, sont tous basés sur la charité et l'amour. Sa mission sera tout entière d'apporter son aide, ses consolations, ses encouragements à ses frères incarnés de tous les mondes habités qui ont à y accomplir une nouvelle période de perfectionnement ou d'expiations. C'est généralement au milieu de ceux qu'elle a laissés dans la vie matérielle ou qui s'y sont réincarnés et qui lui étaient chers qu'elle ira résider, afin de les entourer, de les aimer, de les conduire : tels nos anges gardiens, jusqu'au moment où la mort, terminant cette existence, les rendra maîtres de leur destinée.

Ainsi s'explique cette persistance du souvenir de leurs chers morts, chez ceux vivant sur cette terre auxquels la mort les a ravis. Ceux qui ne sont plus, qui ont disparu de la scène de la vie, mais ils ne sont pas absents, V. Hugo, à Jersey, ne le disait-il pas ? Et si nous ne les voyons pas, c'est que nos sens matériels sont trop grossiers pour les reconnaître. Seuls quelques clairvoyants, particulièrement doués, en peuvent constater la présence, et c'est là un bienfait très appréciable pour ceux qui sont enrichis de ce don.

Ainsi s'expliquent aussi tous les phénomènes étrangers de télépathie, d'obsession, d'auto-suggestion, etc., que nous enregistrons à tout instant, dont la science ne peut révéler les causes vraies et sur la nature desquels elle ne peut et ne pourra jamais que créer des hypothèses qui ne sont en dernière analyse que des postulats vers l'Invisible. En effet, ces hypothèses sont et ne peuvent être établies que sur des moyens, des effets mécaniques qui laissent intact le principe de l'Inconnu, lequel n'appartient pas à la science physique.

Il semblerait rationnel, dans cet état de choses, d'avoir recours à la thèse du spiritisme qui donne de ces phénomènes l'explication vraie, unique, répondant à toutes les objections et à toutes les préoccupations ! Eh ! bien non. Le préjugé, l'orgueil sont jusqu'à ce jour les plus forts. C'est à eux que l'on sacrifie, au mépris du bon sens, de la logique et de la plus élémentaire raison

J'ai déjà expliqué le pourquoi de ce sentiment de contradiction, mais confiant en un avenir meilleur, plein d'espérance dans l'avènement de cette lumière divine que notre père céleste nous a promises je ne suis pas téméraire de dire que ce que le préjugé dénomme théories nouvelles, utopies,

hallucinations, va bientôt devenir pour tous la science certaine, la vérité, la lumière.

Mais revenons à l'âme désincarnée qui, au jour de sa renaissance à la vie réelle, à la vie éternelle, se trouve en présence d'une somme relative de biens laissant de beaucoup au-dessus d'elle la somme du mal.

Le problème de la destinée de l'homme comporte deux solutions, nous l'avons dit, l'une favorable que j'ai envisagée, l'autre défavorable ou mauvaise que je dois esquisser à grands traits.

L'âme qui arrive dans l'Au-delà avec un passif doit doublement faire effort pour se racheter. La faute (terme générique pour désigner le mal) est constituée de deux éléments distincts qu'il serait dangereux de confondre en un seul. Dans la faute, en effet, il y a d'abord l'offense à Dieu et en second lieu le préjudice causé. L'offense à Dieu nous est facilement pardonnée par Celui que nous appelons notre Père Céleste toujours plein d'indulgence pour ses enfants. Nous relevons ici de sa bonté qui nous est acquise et qui ne saurait nous faire défaut mais sa bonté ne peut faire fléchir sa justice qui doit inexorablement suivre son cours.

Oui ! la justice divine doit s'exercer. C'est elle qui impose l'expiation de la faute commise sans qu'il soit possible à quiconque de s'y soustraire, même par les prières, les aumônes et par l'exercice de la charité.

C'est ici que s'applique le principe d'égalité dans l'acception la plus sincère du mot. A chacun selon ses œuvres, *cuique suum* dit l'Evangile, et toutes les inventions humaines, les influences de nos amis, les prières à grand éclat, ne sauraient modifier d'un iota l'arrêt de notre conscience.

Cet arrêt de notre conscience, au surplus, devient à son tour l'arrêt de notre destinée ; et je m'explique.

Quand l'âme a pu se rendre compte à la vue de tous ses actes de bien et de mal, que la somme du mal l'emportait et que le rachat, l'expiation de ses fautes s'imposait, elle est alors amenée à rechercher la nature de l'expiation qu'elle devra subir pour racheter ses fautes. C'est ainsi que l'orgueilleux devra chercher son expiation dans une condition modeste et inférieure, le mauvais riche devra se réincarner dans la pauvreté, le luxurieux devra choisir l'expiation adéquate, c'est-à-dire, les infirmités et les souffrances corporelles, l'ambitieux devra revenir dans une condition où il subira des déceptions, des déboires ; le calomniateur, le médisant, sera à son tour la victime de calomniateurs, et ainsi des autres; chacun devant trouver dans l'expiation sa rédemption par les moyens mêmes qui sont la contre-partie de sa faute. L'égoïsme et la jalousie se rachèteront par la charité ; la haine par le dévouement, et les intentions, les volontés de mal pour nuire à son prochain, par le sacrifice. Alors nous apparaît la vérité de cette parole du Christ : « Celui qui frappe par l'épée sera frappé par l'épée. »

Mais pour arriver à la rédemption par l'expiation, encore faut-il que Dieu nous permette de recourir à l'expiation dans une incarnation nouvelle. Et c'est ici que, suivant notre degré de culpabilité, Dieu, en vertu de sa justice, dispense cette faveur spéciale de la réincarnation suivant le degré de culpabilité et la nature des fautes à expier.

Le préjugé taxe d'hallucination ces visions fantômatiques, ces voix qui sollicitent, ces appels aux vivants qui sont des formes différentes et variées qui servent de moyen aux invisibles pour se communiquer à leurs frères incarnés. Le Spiritisme, s'appuyant sur une expérience aussi ancienne que le monde et tous les jours plus éclatante, plus manifeste, déclare que ce sont là au contraire des manifestations touchantes de pauvres âmes qui réclament le secours de nos prières, de nos conseils et de nos enseignements pour leur permettre de sortir de l'état de souffrances où elles sont, en leur obtenant que Dieu leur accorde la grâce d'une incarnation nouvelle, d'une réincarnation que leur assurera une nouvelle existence matérielle où elles trouveront les moyens d'expiation qui leur sont nécessaires.

Telles sont, esquissées à grands traits, les caractéristiques de notre Destinée. On peut comprendre par ce qui précède que tous les efforts que nous pouvons faire pour modifier les conditions de notre destinée sont vains. Ce qui nous arrive a été prévu par nous, voulu par nous avant notre arrivée en ce monde. Nous sommes donc mal fondés à implorer Dieu de changer le cours de cette destinée. Toute prière en ce sens est une prière égoïste qui ne peut être entendue. Seule la prière que nous adressons à Dieu pour lui demander les grâces pour nous permettre de supporter les douleurs, les souffrances, les amertumes de l'épreuve et de l'expiation lui sont agréables, et, celles-là il ne nous les refuse jamais. Sa bonté je l'ai déjà dit, est inlassable, inépuisable, car il est notre Père; mais sa justice ne lui permet pas d'alléger, d'atténuer, de nous affranchir des rigueurs de l'Expiation que nous avons voulues et auxquelles il devient rationnel qu'il ne puisse nous soustraire.

Nécessité de la Destinée

Notre Destinée telle que nous la présente le Spiritisme, loin d'être une chose fatale, rigoureuse, barbare est au contraire pleine de consolations de nature à entretenir dans nos cœurs le sentiment bien doux et bien encourageant de l'Espérance. A la lumière du Spiritisme notre existence loin d'être aride, stérile, désespérante ainsi que nous la présentent le préjugé et le matérialiste est au contraire souriante, féconde et pleine de promesses les plus consolantes. L'avenir se présente à nous attrayant et désirable. Le présent nous intéresse et nous attache pour ce que nous devons faire. Notre passé lui-même, nous le soupçonnons mauvais puisqu'il

a nécessité notre réincarnation et l'expiation ; mais nous sentons aussi que nous avons entre nos mains l'instrument de notre rédemption; et l'espoir du bonheur qui nous attend nous fait élever la tête vers le Ciel qui est notre but et notre fin.

Qu'ils sont malheureux ceux qui ne trouvent pas de but à l'existence et qui se laissent aller à une fatalité aveugle, fermant leur cœur à tout sentiment noble qui les détache du terre à terre, pour les élever à la hauteur de leur destinée !

Supprimez la destinée et, de déductions en déductions, vous êtes entraînés par l'idée du néant, de l'inutile, du désespoir. Alors comme Tolstoïs avant qu'il eût trouvé son chemin de Damas, vous êtes obsédés par ces interrogations désespérantes: A quoi bon ? — Et après ? Et alors vous sentez que ce sur quoi vous vous appuyez n'est plus qu'un roseau desséché qui se brise ; que le sol se dérobe sous vos pas : que ce dont vous vivez n'existe plus que moralement, vous n'avez plus de quoi vivre, que votre esquif désemparé de ses mâts et de son gouvernail vogue sans ancre à la dérive, prêt à s'engloutir dans la lame qui le ballotte !

Supprimez la destinée, et la raison qui conduit l'homme nécessairement, fatalement au suicide est des plus simples. Elle sommeille dans l'âme de l'enfant stupide comme dans celle du vieillard le plus sage. Elle rend la vie impossible. Qu'est-ce qui sortira de ce que je fais aujourd'hui ? De ce que je ferai demain et tous les jours de ma vie ? — Pourquoi dois-je vivre ? — Ma vie a-t-elle un sens, a-t-elle un but ? A-t-elle réellement un sens qui ne soit pas aboli par la mort inévitable qui m'attend ? N'est-ce pas là encore une forme du préjugé ?

La souffrance, la douleur, l'épreuve sont bien la meilleure clef pour nous ouvrir les secrètes profondeurs de la vie et pour nous révéler le sens mystérieux des choses.

Le bonheur et la paix sont les termes positifs de la vie. Les biens naturels sont des termes négatifs dont la somme n'est jamais réellement positive puisqu'un accident, la mort, les réduit à zéro. Au-dessus de la vie naturelle il y a la vie spirituelle. Il faut mourir à l'une pour renaître à l'autre.

Un dernier aperçu sur la Destinée, avant d'en finir avec ces considérations sommaires.

Certaines personnes naissent avec une constitution mentale qui dès l'abord est harmonieuse. Leurs tendances s'accordent entre elles. Leur volonté suit sans peine leur intelligence. Leurs passions ne vont jamais à l'excès et le regret trouble peu leur existence. Chez d'autres l'incohérence peut atteindre tous les degrés: innocentes manies, bizarreries, déchirements, combats intérieurs, etc., etc., toujours des satisfactions ébauchées et incomplètes, avec, en dernière analyse, des réticences et des regrets.

On a voulu expliquer cette division de la personnalité par les influences héréditaires. Le préjugé sous les formes les plus ingénieuses, les plus capticieuses a voulu trouver l'explication de l'énigme dans la méthode empirique de l'atavisme ou de l'éducation. Le Spiritisme plus précis, plus affirmatif et plus sincère nous enseigne, déduisant son enseignement de la logique même, que ces traits du caractère sont bien plutôt la caractéristique même du mystère de la destinée qui s'exerce à l'encontre de tout raisonnement et de toutes les déductions de la philosophie humaine. Il fait dépendre tout naturellement ces phénomènes de l'influence de la destinée qui, réglée d'avance à l'orée de la renaissance à la vie charnelle, s'accomplit suivant un programme invariable, irrécocablement arrêté, avec ses périodes de bien et de mal, de cahots, de heurts, de violences, de révolte qui sont tout autant de moyens choisis, voulus pour déterminer la lutte où nous devons vaincre. Ce sont en effet ces moyens qui déterminent aussi en les provoquant la douleur, la souffrance, l'épreuve en un mot qui doivent être les éléments de notre expiation et de notre perfectionnement.

Vue sous cet angle, au travers de ce prisme, la vie cesse de nous présenter une image décevante, un mirage désespérant. Elle nous apparaît au contraire bonne, utile, féconde, nécessaire, désirable même. Elle devient alors vraiment le plus grand bien que Dieu nous puisse donner, puisqu'elle est réellement et qu'elle doit devenir pour nous notre moyen de mériter le bonheur et d'y atteindre. Voilà la vérité !...

Conclusion

En résumé le préjugé est pour la société, pour la collectivité sans distinction de classes, un ennemi dangereux autant que perfide qui, nouveau Protée, emprunte tous les aspects et toutes les formes pour imposer sa tyrannie à ceux-là même qui se défendent le plus de lui obéir et de s'y sacrifier.

Le seul moyen que nous ayons pour le combattre réside dans une réforme radicale de l'éducation morale ; et nous devons chercher en dehors des moyens connus et désormais insuffisants, une forme nouvelle, une nouvelle méthode appuyée sur une base plus ferme et plus indiscutable.

En dénonçant le défaut capital des religions cataloguées j'ai voulu faire ressortir par comparaison, par opposition les avantages et la supériorité des enseignements donnés par le Spiritisme. Les religions trop souvent, et le préjugé toujours, ont été et sont encore l'obstacle à l'interprétation sincère et à l'application consciencieuse de la doctrine de Jésus-Christ. Et cependant n'est-ce pas dans cette doctrine seule que nous devons trouver les moyens utiles pour combattre et détruire le matérialisme et l'athéisme qui envahissent chaque jour de plus en plus la société ?...

Dans le domaine matériel ou physique, le Spiritisme peut être combattu par l'expérience journalière et par le fait matériel. Son autorité s'affirme malgré tout. Et on peut observer que si le préjugé ne s'incline ni devant la raison, ni devant le raisonnement, ni devant les démonstrations mathématiques et matérielles de l'expérience pratique, il ne peut arriver à infirmer la vérité que le Spiritisme met en lumière.

Dans le domaine psychique, sur le plan spécial de la pensée et de l'intelligence, dans le champ particulier des hypothèses et des recherches spéculatives où les formes sont imprécises et indéfinies le préjugé, exploitant avec raison l'orgueil et l'égoïsme de l'homme, impose alors des résistances injustifiées et imbéciles. Plus l'attaque lui est dangereuse, plus il s'attache coûte que coûte, à la défense du terrain qu'il sent lui échapper sans retour. Il exploite d'une façon tyrannique, à raison même de leur imprécision, certains enseignements philosophiques proclamés absolus et intangibles et acceptés sans discussion par le plus grand nombre.

Mais le Spiritisme ne saurait s'arrêter aux vieilles discussions, non plus qu'aux théories d'une scholastique désuète. Brutalement il vient déchirer ces voiles que depuis des siècles le préjugé avait répandus en les épaississant, sur la vérité. Non seulement il veut faire éclater la lumière mise sur le boisseau, mais sans craindre désormais le bûcher et la mort, et au mépris surtout des railleries, des sarcasmes, des méchancetés de la haine et de l'envie, il a levé bien haut l'étendard de la vérité qu'il proclame, qu'il recherche inlassablement et à la conquête de laquelle il convie toutes les intelligences et tous les cœurs.

Loin de conspirer, que dis-je, de travailler dans l'ombre il élève la voix de toutes ses forces appelant la discussion de ceux qui le raillent et le combattent. Mais il est surtout pitoyable aux humbles et aux déshérités auxquels il apporte les plus douces consolations. Enfin, il rappelle aux heureux de la terre les nobles enseignements que le matérialisme tend à leur faire oublier.

Il indique à tous ceux qui veulent l'entendre la solution si précieuse du problème de notre être et de notre destinée. Il fait toucher du doigt en quelque sorte, par la logique, par le raisonnement et par la révélation, la réalité de ces soi-disant dogmes intangibles, espèce d'arche sainte devant sinon donner la mort du moins faire encourir l'anathème à ceux qui oseraient y porter la main. Or, cette arche sainte, ces dogmes que sont-ils en dernière analyse, sinon des sépulcres blanchis, des masques puérils dissimulant la vérité ?

Le Spiritisme en faisant la guerre au préjugé, ne vient point à lui en ennemi haineux et cruel, mais avec des armes de paix à la main. C'est par la logique, la raison, la révélation, et avec au cœur des sentiments d'amour

fraternel qu'il vient à lui, pour l'amener pacifiquement à désarmer, à cesser une lutte si dangereuse pour ceux qui se rangent dans son camp. Il veut le convaincre que cette lutte est désormais inutile, car l'heure va sonner de l'éveil de la pensée prévu par les enseignements du Christ, et de son évolution dans le champ de la vérité et de l'amour.

DUBOIS DE MONTREYNAUD.

FIN

La Religion de l'Évolutionnisme

CHAPITRE II

L'inanité du dogmatisme religieux

A

Les bases de l'autorité dogmatique

(*Suite.*)

Le Nouveau Testament a droit à une considération spéciale qu'il importe de faire immédiatement pour ne pas laisser naître le soupçon de vouloir esquiver ou rapetisser l'un des problèmes les plus passionnants pour la pensée humaine, à savoir : le problème du Christ. L'on ne peut attendre que celui-ci trouve sa solution à cette place. Nous devons nous borner à indiquer la façon dont nous le concevons, et encore sans essayer de la justifier. Plus loin, quand se seront accusées avec plus de précision les perspectives indéfinies ouvertes par l'évolutionnisme intégral sur le devenir des choses, nous y reviendrons.

A notre sens, le problème du Christ ne se confond aucunement avec la question de l'exactitude ou de la réalité historique de la grande figure des Évangiles. Le Christ a-t-il existé? Ou bien s'il y eut sous l'empire d'Auguste et le proconsulat de Ponce-Pilate un thaumaturge galiléen, ce thaumaturge revêt-il les proportions divines, atteint-il la hauteur éthique du héros des Évangiles ? La question sans aucun doute est fondamentale pour toutes les Églises qui basent sur le fait du Christ leurs revendications matérielles. Elle est angoissante pour tous ceux dont la religiosité se nuance d'anthropomorphes. Le mysticisme éperdu d'une sainte Thérèse ou d'une Catherine Emmerich, la foi confiante de l'humble qui se repose sur le Christ de toutes ses épreuves et de toutes ses douleurs, ont un besoin impérieux de sa personnalité matérielle. Et néanmoins pour peu que l'on permette à la pensée

pure de prendre son vol, pour peu que l'on s'élève au-dessus de la dévotion sensuelle et des relents du fétichisme, l'existence historique du Christ perd grandement de son intérêt. L'on s'aperçoit que seule la valeur du symbole et l'essence de la doctrine possèdent une importance durable. Cette doctrine, quelles que soient les critiques de détail, s'élève si haut et va si loin, elle permet à la pensée humaine des envolées tellement immenses et belles, que la personne de l'auteur devient presque indifférente. L'idée existe et elle suffit comme guide. C'est elle qui constitue le patrimoine intangible de l'humanité, non le fait concret. Aussi les travestissements et les interprétations étroites de la doctrine des Évangiles, dont les prétendues orthodoxies ne se font pas faute, constituent-ils une atteinte plus directe à l'idée chrétienne que la négation de l'existence du fils de la Vierge et les efforts faits pour retrouver les éléments de la figure traditionnelle du Christ dans les légendes orientales et helléniques, dans Gilgamesch, Mardouk, Mithra, Osiris, Orphée ou d'autres figures du « rédempteur mourant ».

Est-ce à dire qu'il faille épouser les théories récemment remises en honneur par Dreros, qui relèguent les Évangiles parmi les concrétisations mythiques pures? Un argument péremptoire l'interdit. On n'invente pas de toutes pièces, on ne constitue pas par morceaux le Christ de la Samaritaine et de la femme adultère, le Christ qui fait venir à lui les petits enfants et qui institue la dernière Cène, le Christ qui frémit dans les jardins de Gethsémané et qui meurt sur le Golgotha comme personne n'est mort avant lui. L'image lumineuse, qui se détache sur le fond des Évangiles, quels que soient les délais que l'on assigne à leur rédaction, a été complète trop rapidement pour que l'on puisse admettre une supercherie ou bien une simple cristallisation de légendes. L'on peut admettre que cette image a été ciselée par la suite. Mais qu'importe, du moment que la piété des croyants, l'admiration des penseurs, l'enthousiasme des poètes ne lui ont ajouté aucun caractère essentiel. Or il n'est pas contestable que le Christ était au IIe siècle de notre ère ce qu'il est aujourd'hui. Dès lors il défie les analyses des historiens et les classifications des psychologues. Pas plus qu'il n'est Socrate, il n'est le rêveur doux et profond de Renan. Il dépasse l'esquisse de « l'homme idéal » de Schleiermacher, et le Christ « libéral » de la théologie protestante moderne. Quant au Christ prolétaire, l'illuminé qui désespère de sa mission dans le jardin de Gethsémané parce qu'il n'a pas réussi à soulever le peuple contre les pharisiens et les prêtres, comme le veut Maurenbrecher (1), c'est une caricature, dont toute la déférence formelle des sociologues modernes ne parvient pas à dissimuler l'infériorité un peu odieuse.

C'est la constatation de l'impossibilité pratique d'« adapter » la figure du

(1) *Von Nazareth nach Golgotha*. Berlin, 1909, édition « Hilfe ».

Christ et de la classifier d'après un schéma scientifique quelconque, qui est déterminante sinon pour la solution du moins pour la position du problème. N'oublions pas toutefois que le même problème est posé dans des conditions différentes et que notre mentalité occidentale seule estime moins palpitantes d'intérêt, par l'origine de toutes les grandes religions et par l'œuvre de tous ceux qui ont fait la synthèse de vastes fermentations antérieures et orienté vers des ascensions nouvelles les flux de la pensée et de l'action humaines. A ce point de vue le Christ et le Bouddha, Mahomet et Confucius aussi bien que, dans un ordre d'idées moindre, un Phidias et un Michel Ange, un saint Thomas d'Aquin et un Goëthe, un Charlemagne et un Napoléon attendent encore le Bossuet qui refera le « Discours sur l'Histoire Universelle », non plus en se renfermant dans les cadres étroits des conceptions hébraïques, mais en portant son regard d'aigle sur les destinées de l'humanité tout entière et en mesurant celles-ci aux horizons illimités des évolutions cosmiques. Toute personnalité qui nous dépasse, laisse un résidu de mystère. Notre incompréhension à leur égard est directement proportionnelle à la différence entre notre niveau et le leur. Avec des êtres de l'envergure du Christ le résidu de mystère devient immense. Ils posent, dans une réalité plastique, tout le problème des limites de la nature humaine, tout le problème de la solidarité infinie des choses, tout le problème de l'Au delà. Quoi d'étrange que l'obscure intuition des masses souffrantes et que leur besoin d'un appui définitif les aient rapprochés de Dieu ou même identifiés avec Lui ?

Cette considération fait perdre à la question de l'authenticité matérielle du Nouveau Testament beaucoup de son intérêt. Il n'est que naturel d'autre part que les livres, qui composent celui ci, se présentent avec des caractères d'authenticité bien plus grands que ceux de l'Ancien Testament. Leur origine est plus proche de nous et se place à une époque où certains moyens de contrôle existaient. C'est ainsi que le Coran, plus récent et composé davantage en présence de témoins oculaires, se présente à son tour avec une intégrité matérielle plus complète que les Évangiles. L'intégrité de ceux-ci est si peu absolue que saint Augustin déjà et saint Jérôme s'alarmèrent vivement des divergences et du désordre des textes (1). Le plus grand des docteurs latins va jusqu'à dire qu'il ne croirait pas à l'Évangile si l'autorité de l'Église catholique ne l'y forçait pas (2) !

La science moderne est remontée au delà des Augustin et des Jérôme ; elle a prétendu puiser aux sources malgré les difficultés de les atteindre à

(1) Voir saint Augustin. *De doctrina christiana*, II, 15 et 22 et la lettre de saint Jérôme au pape Damase.

(2) *Ego vero Evangelio non crederem, nisi me catholicae ecclesiae commoveret auctoritas* (Contra epistolam Manichaei quam vocant : Fundamenti liber unus.

travers l'inextricable enchevêtrement des opinions faites et des théories consacrées par une tradition millénaire. Il ne s'agit point ici des écrivains antireligieux. L'exégèse biblique a acquis le droit de passer outre aux hypothèses des encyclopédistes du XVIIIe siècle, des Strauss et des Renan. Il n'est guère contestable que ceux qui s'obstinent à voir dans les évangiles un ramassis de mythes sans consistance et dans les épîtres des falsifications audacieuses, ont échoué à peu près sur toute la ligne avec leurs conjectures superficielles autant qu'incomplètes (1). Nous devons prendre notre recours à cette partie de la critique protestante et catholique qui, tout en ayant à cœur de sauver les principes religieux, ne se confine pas dans le respect fétichiste des décisions autoritaires. Résumons brièvement quelques-unes de ses conclusions et de ses hypothèses les plus frappantes, non pas pour ouvrir une polémique, qui exigerait une compétence que nous ne possédons à aucun titre, mais simplement pour indiquer l'état d'une question essentielle à la mentalité religieuse positive (2).

En abandonnant la théorie ancienne de l'inspiration divine littérale, l'orthodoxie a fait une concession insuffisante. Les patientes recherches de la science indépendante dans le domaine de la vérification des textes, et notamment la collation des manuscrits anciens, dont deux seulement, le Vaticanus (B) et le Sinaïticus (K), remonte au IVe siècle, l'analyse du peschittho et de ce qui nous reste du diatessaron syriaque de Tation, enfin la recension laborieuse des citations évangéliques des pères de l'Eglise antérieurs à l'an 400, ont démontré à toute évidence que le « textus receptus » traditionnel n'est pas le texte original des livres du Nouveau Testament. Dans l'élaboration du « textus receptus », il est indubitable que les préoccupations des églises régionales, des compilateurs et des copistes ont eu une large part. Il n'est pas douteux non plus que ces préoccupations sont allées par moments jusqu'à des fraudes pieuses et que nous leur devions des altérations essentielles, des interpolations, des mutilations, voire même la suppression intégrale de la fin de l'évangile de saint Marc, dont les récits de la lâcheté

(1) Ouvrages à consulter : H. Holzmann, *Einleitung in das Neue Testament* (1892); A. Jülicher, *Neue Linien in der Kritik der evangelischen Ueberlieferung* (1906); Henry-S. Nash, *The hystory of higher criticisme* (1900); l'abbé Loisy, *Evangile et Eglises*; *Réflexions*; *Autour d'un petit livre*; *Quelques Lettres*; A. Harnack, *Das Wesen des Christentums* et *les écrits exégétiques*.

(2) « Le christianisme posséda de très bonne heure, dès le déclin du Ier siècle, un certain nombre de livres bons à lire, qu'il n'avait point hérités de la Synagogue, où sa tradition spéciale se trouvait exprimée, avec ses titres principaux et ses données fondamentales, où se révélaient déjà les lignes essentielles de son développement doctrinal et de ses institutions. C'est là un fait de la plus haute importance, et, quoi qu'il en soit de certaines controverses de détail, un fait au-dessus de toutes contestations. » — L. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Eglise*, t. I, chap. X, *in fine*.

des disciples et de leur fuite en Galilée étaient très gênants pour les conceptions de certaines communautés chrétiennes.

Dans l'attribution d'auteur l'Eglise s'est constamment montrée peu critique. Ainsi saint Irénée trouvait qu'il fallait quatre Evangiles comme il y avait quatre points cardinaux. Les Evangiles devaient être apostoliques ; mais Marc et Luc n'étant pas apôtres, on fit de l'un le disciple de Pierre et de l'autre celui de Paul. Mathieu l'apôtre ignorait probablement le grec ; comme nous possédons son évangile en texte grec, celui-ci fut considéré comme une traduction. Jean, le disciple bien aimé, aurait dû être le plus fidèle des narrateurs. Or, il l'est très peu et s'éloigne singulièrement des synoptiques. On explique immédiatement qu'il eut la préoccupation des origines et de la profondeur mystique tandis que Marc, Luc et Mathieu écrivaient en historiographes plutôt matériels. — Or, il est impossible aujourd'hui de faire dater l'évangile de Jean du 1er siècle de l'ère chrétienne et de l'attribuer au fils de Zébédée. Si l'on s'accorde assez généralement à identifier Luc l'évangéliste avec l'auteur des Actes des Apôtres, on ne l'identifie plus guère avec le disciple de saint Paul. Tout indique que l'origine des synoptiques, avec leurs lacunes, leurs variantes et leurs redites souvent très suggestives, doit remonter à des sources diverses, recueil de discours et récits transmis par traduction orale et mis en ordre sans trop de méthode ni de discernement objectif. — Quant aux épîtres, la critique orthodoxe a réussi jusqu'ici à sauvegarder l'authenticité des quatre principales parmi les lettres de Paul et jusqu'à un certain point celle de la première aux Thessaloniciens et de la lettre à Philémon, elle voit mettre en doute sérieusement, quoique à des degrés divers, l'authenticité des autres lettres pauliniennes et celle de toutes les lettres dites catholiques.

Ce qui frappe le plus dans les quatre évangiles, c'est la différence notable qui existe entre l'évangile attribué à saint Jean et ceux qui sont attribués à saint Mathieu, saint Luc et saint Marc, dits les synoptiques. L'exégèse orthodoxe a toujours fait les efforts les plus grands pour la dissimuler, mais en vain. Objectivement parlant, l'on est obligé de reconnaître avec Loisy que, s'il est une chose évidente entre toutes, mais où le plus puissant des intérêts théologiques fait que l'on s'aveugle inconsciemment ou volontairement, c'est l'incompatibilité profonde, irréductible, du quatrième évangile avec les synoptiques. Si Jésus a parlé et agi comme on le voit agir et parler dans les trois premiers évangiles, il n'a parlé et agi comme on le voit agir et parler dans le quatrième... (1) — On veut l'attribuer aujourd'hui à l'église d'Alexandrie, dans laquelle il aurait surgi comme synthèse d'idées qui retrouvent leur origine jusqu'à Philon.

(1) *Quelques lettres*, p. 130.

Quant aux interpolations probables, la plus caractéristique est sans aucun doute celle qui fait dire au Christ dans l'évangile de Mathieu (16, 18-19) : « Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, etc. » Les adversaires de l'authenticité de ce texte, sur lequel Rome a construit l'édifice formidable de son autocratie, font remarquer notamment que dans les passages parallèles de Marc (8, 27-32) et de Luc (9, 18-22) il n'y a pas un mot de la primauté de Pierre, alors que Marc, s'il est disciple de Pierre comme le prétend l'orthodoxie, n'aurait certainement pas passé sous silence un fait aussi capital. On ne peut pas dire que Marc pouvait s'en dispenser, vu que les synoptiques se complètent. C'est là une phrase toute faite d'une inexactitude flagrante. Les synoptiques se répètent plutôt que de se compléter et là où ils ne se répètent pas, ils se contredisent fréquemment.

Envisagé dans son ensemble, le Nouveau Testament n'est pas un résumé ethnique séculaire comme l'Ancien Testament. C'est plutôt la concrétisation d'une époque et l'empreinte laissée par l'un des courants les plus élevés de la pensée humaine, non l'expression de l'histoire d'une race. Cette concrétisation, dans sa forme actuelle, n'est ni hébraïque, ni même orientale, malgré les origines des récits bibliques, qu'il est oiseux de révoquer en doute, et malgré l'intervention active dans la détermination du canon et des textes des écoles d'Alexandrie et d'Antioche. Leurs docteurs les plus influents, Origène comme plus tard saint Jean Chrysostome, représentent au sein de ces écoles l'esprit gréco-romain en lutte avec les traditions et les imaginations gnostiques. Il est indiscutable encore que le christianisme dans la forme qu'il a adoptée au cours des âges héroïques et avant les Ambroise et les Augustin, doit beaucoup plus à Rome, centre politique et foyer intellectuel du monde, qu'on ne le supposait jusqu'à présent. Il est pénétré de l'esprit des Sénèque et des Marc Aurèle. C'est cet esprit qui est parvenu à éliminer la majeure partie des fantaisies excessives de l'occultisme oriental. Parallèlement et postérieurement à cette œuvre de sélection, dont l'effort de Jérôme marque le point culminant, il a poursuivi une œuvre d'interprétation plus forte et plus conséquente encore. Cette œuvre, parfois très arbitraire, n'en réussit pas moins pendant des siècles à maintenir les Écritures en harmonie avec les besoins et les aspirations des sociétés issues des ruines de l'empire romain. La défection des églises d'Orient fut un premier échec définitif pour l'autoritarisme romain, mais n'ébranla pas les interprétations traditionnelles. La défection du monde germanique presque tout entier au cours du XVI^e^ siècle fut un échec plus grave parce que, malgré une recrudescence initiale de respect pour la parole de Dieu consignée dans la Bible, il comporte le rejet de la tradition que l'autorité ecclésiastique avait placée à bon escient au-dessus

des textes. Dès lors, l'impulsion irrésistible était donnée. Elle devait mettre à jour les caractères d'imperfection qui font de livres judéo-chrétiens une œuvre essentiellement humaine au même titre que les codes religieux de l'Orient, incapable par conséquent de donner une base à des dogmatismes immuables ou de diviniser les prétentions d'une hiérarchie.

Leur influence toutefois ne se démentira pas de sitôt. Faut-il le regretter? Non pas. On peut négliger le charme pénétrant que l'idylle d'Adam et d'Ève conservera pour les imaginations populaires. Mais l'histoire du peuple juif, l'épuration de l'idée monothéiste par ses prophètes et l'affirmation de son code religieux méritent de retenir l'attention de ceux que passionne l'étude de la pensée humaine, si complexe dans ses préoccupations, si grandiose dans ses envolées essentielles, mais pétrifiée avec tant de facilité dans ses contingences et étouffée sous le poids de la lettre morte. La légende messianique surtout continuera d'avoir droit à une considération spéciale parmi les synthèses religieuses qui ont guidé la marche ascendante de l'humanité. Une amalgamation deux fois millénaire l'a soudée à la conception éthique la plus haute que le monde ait vu s'affirmer. Longtemps encore, celle-ci suffira aux besoins de l'humanité souffrante, à condition qu'elle soit dégagée des superfétations d'une tradition inférieure à son esprit primitif et débarrassée des incrustations épaisses de l'autoritarisme doctrinal. Même, comme nous espérons le montrer plus loin, c'est elle qui s'épanouira avec une beauté grandissante dans les rythmes majestueux des mondes entrevus aujourd'hui, quand elle aura été mise définitivement au-dessus de tout culte personnel quelque sublime qu'il soit, et que l'idée qu'elle se fait de l'homme, de sa vie actuelle et de sa destinée sera dématérialisée entièrement.

D'ailleurs il en est ainsi de tous les concepts des religions supérieures, il faut non les éliminer mais les transposer car toujours ils répondent à des nécessités profondes de la pensée humaine. C'est vrai même pour l'idée de la révélation si odieuse à la science profane. Sans doute cette révélation n'existe pas dans le sens dogmatique absolu. Mais qui niera que la conquête progressive de la vérité, par l'effort de l'homme est appuyée de solidarités mystérieuses? Qui niera que cet effort trouve des concours aussi réels dans leur efficacité qu'insondables dans leurs causes? Que l'on essaie d'analyser l'inspiration du génie et la marche des clartés grandissantes tant au sein du monde qui nous entoure que dans l'évolution individuelle! Il y a là un fait général et générique, que les dogmatismes ont simplement déformé et encore non sans utilité. Il faut à la masse des idées précises. Les dogmatismes, en prétendant arrêter le flux de la révélation ont été — et continuent d'être — l'école primaire de l'humanité.

Mais il est temps de sonder la troisième assise de l'autorité doctrinale : le miracle.

***

Tant que l'on reste dans l'analyse des prétentions positives des dogmatismes religieux, point n'est nécessaire d'ouvrir le débat sur la question de principe, à savoir sur la possibilité du miracle tel que le définit la théologie. On peut faire à celle-ci la concession d'admettre qu'il existe des faits *contra, præter et supra naturam*. Cette définition d'ailleurs est plutôt inexacte dans l'expression que fausse dans son sens. Elle relève de l'équivoque initiale au sujet de la considération du monde, que perpétuent les discussions entre doctrinaires spiritualistes et doctrinaires matérialistes. Cette définition se rectifiera d'elle-même, quand cette équivoque se sera dissipée et quand l'accord se sera établi sur la nature et l'action possible des facteurs cosmiques, sur l'immensité indéfinie des réactions, ainsi que sur les prolongements de la personnalité intelligente et agissante. Peut-être nous sera-t-il permis d'ajouter que le tort du spiritualisme est dans l'interprétation de la nature des facteurs qui sont à l'œuvre dans l'univers accessible à notre compréhension, tandis que le tort du matérialisme est dans leur limitation. Ce dernier est le plus grave. L'apologétique reste sur un terrain de défense solide quand elle prétend qu'il est des faits qui ne rentrent pas dans les cadres du monisme matérialiste et des phénomènes qu'il est d'usage de qualifier de normaux. Les nier brutalement c'est non seulement fournir au dogmatisme religieux ses meilleures armes pour défendre son empire sur les mentalités inférieures, c'est encore faire œuvre nettement antiscientifique. Il ne peut s'agir de plier les faits aux théories : les théories doivent être assez larges et assez hautes pour faire droit à tous les faits.

A un autre point de vue ce serait injuste de faire grief à la théologie des excroissances de la piété populaire. Le sentimentalisme religieux, dont nous avons dénoncé plus haut la culture intensive, continue à voir des manifestations sensibles de pouvoirs supérieurs, c'est-à-dire l'intervention personnelle de Dieu, des Saints et de la Sainte Vierge, à chaque pas de la vie courante. Toute prière qui est exaucée, toute réussite de projet, toute amélioration physique obtenue dans certains lieux de pèlerinage est rattachée à l'action divine directe et interprétée comme miracle. Si la prière n'est pas exaucée, si la réussite sollicitée n'intervient pas, si le pèlerinage aggrave les souffrances physiques au lieu de les soulager, le croyant se console en se disant que la sagesse infinie de Dieu connaît mieux ce qui convient à celui qui l'implore.

De tout cela, il ne peut être question ici. D'ailleurs, l'apologétique sérieuse, aux prétentions scientifiques, observe une prudence réserve vis-à-vis de ce débordement de naïveté. Elle déplore même parfois la paresse intellectuelle,

qui ravale nombre de pratiques de la foi vulgaire au niveau des plus basses manifestations de l'islamisme, du brahmanisme, du bouddhisme et du polythéisme de toutes les époques. Elle voudrait émonder la trop luxuriante végétation des superstitions populaires. Mais l'entreprise est délicate. Rome a de multiples raisons pour ménager des convictions d'autant plus profondément enracinées qu'elles sont plus absurdes : en les arrachant, on n'arrache pas qu'elles. C'est ainsi que, d'un côté, nous voyons un nombre infini de publications, éditées par le clergé régulier surtout, spéculer sans vergogne sur les instincts fétichistes de la foule, tandis que la science catholique respectable fait un usage très modéré du miracle et qu'elle en appelle encore moins à la prophétie pour étayer les dogmatismes de l'Eglise.

Cette remarque faite, les constatations qui portent sur la réalité objective des faits miraculeux peuvent se grouper comme suit. Depuis la Renaissance, les conquêtes incessantes des sciences naturelles et l'élargissement des horizons éthiques ont déterminé une limitation progressive du domaine miraculeux. Cette limitation est devenue énorme pendant le cours du XIX^e^ siècle, au point qu'il nous est devenu difficile de nous représenter toute l'importance du rôle qui tenait l'intervention surhumaine dans la vie religieuse, politique et privée de nos ancêtres. Ce qui en reste de nos jours : pratiques de dévotion et superstitions de toute nature, n'en constitue qu'un pâle reflet. Nous sommes loin de la mentalité de l'orthodoxie protestante, qui anathématisa comme impie la découverte du paratonnerre par Franklin, et nous sourions de l'étroitesse d'idées qui prétend encore, de temps à autre, découvrir « le doigt de Dieu » dans certaines catastrophes. — Quant aux prophéties religieuses, on peut dire qu'elles appartiennent tout à fait au passé : l'Eglise s'abstient de ratifier des prédictions nouvelles ou d'interpréter les événements de nos jours comme l'accomplissement de prédictions anciennes. D'autre part, l'autorité des grandes prophéties classiques a subi les atteintes les plus sérieuses. L'exégèse et la philologie ont démontré que les interprétations traditionnelles les plus célèbres font une pieuse violence à la lettre et à l'esprit des textes. — Enfin, la critique historique a retracé le curieux travail de la formation des légendes et a montré comment, autour de faits réels très minces et fort peu miraculeux, les imaginations populaires se plaisent à échafauder, assises par assises, un ensemble imposant et presque indestructible de traditions merveilleuses.

Il n'est ni possible ni nécessaire de descendre à la discussion de faits isolés. En revanche, il importe de préciser la portée de la limitation progressive du domaine divin. Si cette limitation ne justifie ni la négation intégrale que le monisme matérialiste oppose aux faits dits miraculeux, ni sa prétention de les enserrer en bloc dans les cadres de ses interprétations purement mécanicistes, en revanche les constatations acquises ont fait res-

sortir à l'évidence le manque de discernement dont l'Église a fait preuve dans la détermination des faits positifs par lesquels elle prétendait prouver son origine divine. Or, sur ce point, elle n'avait pas le droit de se tromper. Le discrédit définitif, jeté sur un nombre considérable de faits miraculeux, légitime le scepticisme vis-à-vis des autres et les englobe dans une suspicion qui leur enlève une valeur probante formelle. Il lézarde profondément toute l'armature matérielle du dogme.

Au point de vue dialectique, on doit faire observer à l'ancienne apologétique qu'il est puéril de vouloir déduire du miracle une autorité divine pour une doctrine quelle qu'elle soit, puisque le miracle, tel qu'il est défini par elle, est de toutes les religions, de toutes les sectes, voire même de toutes les manifestations de la vie courante. Depuis Epidaure jusqu'à Lourdes, depuis les prêtres égyptiens rivaux de Moïse jusqu'aux médiums et guérisseurs modernes, en passant par Simon le Magicien, Apollonius de Tyane et les thaumaturges de toutes les hérésies de l'arianisme au jansénisme, l'on voit abonder les faits que la dogmatique chrétienne estime *contra*, *præter et supra naturam*. Non seulement ils se produisent en dehors de l'orthodoxie régnante, mais quelquefois directement contre elle.

Il en va exactement de même des prophéties. Cassandre, la source sacrée, le chêne et l'airain de Dodone, la Pythie de Delphes, les sibylles, dont le christianisme ne dédaigne pas de réclamer pour lui les vaticinations, présentent même une supériorité très réelle sur les prophètes hébraïques, dont les promesses et les menaces sont plutôt des mouvements oratoires que des prédictions formelles.

L'esprit souffle où il veut. Il souffle encore aujourd'hui. Pour peu qu'on étudie la question sans parti pris, l'assimilation physique et psychique est frappante entre le don de prophétie, reconnu par les hagiographes aux saints de l'Église, et les facultés étranges de télépathie, de prescience et de voyance à distance que la psychiatrie moderne étudie avec un étonnement grandissant. La seule différence que l'on pourrait établir entre les manifestations psychopathiques et les faits revendiqués par l'Église, c'est que ceux-ci empruntent fréquemment à l'hyperesthésie religieuse une intensité plus grande et une orientation plus nette. Mais cette différence est simplement de degré ou d'apparence et non pas d'essence et de réalité. Encore n'existe-t-elle pas toujours.

Il est vrai que l'Église distingue entre les miracles et les faits de sorcellerie. Le miracle provient de Dieu et de ses saints, la sorcellerie de Satan et de ses suppôts. L'Église n'est même pas embarrassée quand, en dehors de son dogme et pour combattre, il se produit des effets supranormaux bienfaisants, tels que le soulagement de misères physiques ou des enseignements éthiques de grande élévation. En ce cas, c'est Dieu qui permet à l'esprit du

mal de prendre les apparences de l'ange de lumière. L'explication est ingénieuse, mais c'est la pétition de principe pure et simple. Au point de vue de la simple logique, cette thèse catholique est d'une infériorité évidente vis-à-vis des théories de certaines écoles théosophiques et spirites, qui attribuent tous ces phénomènes à des êtres de même ordre mais diversement évolués.

Il est encore un miracle spécial, que les protagonistes de la foi traditionnelle aiment particulièrement à invoquer et qui est d'ailleurs de nature à faire une impression profonde. C'est le miracle de l'Église même, de son origine, de sa diffusion irrésistible et de sa domination triomphante pendant près de deux mille ans. Il est assez facile de lui opposer les destinées semblables des grandes religions orientales et du mahométisme, ainsi que le foudroyant succès de la réforme protestante dans tous les pays où le bras séculier n'a pas pris la défense de la foi romaine. Mais on peut faire abstraction de cet argument extrinsèque. Le miracle de l'Église s'évanouit du moment qu'on l'examine au point de vue de la psychologie des masses et de la critique historique. Comme toutes les grandes manifestations éthiques, il emprunte simplement une part de mystère aux profondeurs de la nature de l'homme.

L'analyse de la formation de tous les dogmatismes religieux révèle d'abord ce fait général que les forces immanentes, qui caractérisent l'homme comme un être religieux par essence, l'obligent à se créer ou bien à adopter une image concrète de ses relations avec l'univers qui l'entoure. Cette image sera proportionnée à son avancement intellectuel et moral. C'est dire qu'une religion sans base intellectuelle et morale suffisante n'est pas faite pour durer, tout comme une doctrine trop élevée ne pénétrera pas jusqu'aux masses et ne se perpétuera pas comme forme visible et générale. C'est dire encore qu'une religion sera d'autant plus rapide dans sa diffusion et plus durable dans son empire qu'elle s'adaptera plus intimement et plus profondément aux conceptions intellectuelles et au sentiment moral des populations auxquelles elle s'adresse.

Si l'on examine de près les facteurs du succès de la religion chrétienne, on doit constater en premier lieu qu'elle a réalisé une synthèse admirable. Celle-ci ne satisfaisait pas seulement le sentiment anthropomorphe et le besoin de convictions concrètes de l'humanité, mais encore elle ouvrait un large champ d'action aux spéculations les plus élevées, aux raffinements du mysticisme ainsi qu'aux aspirations les plus subtiles de l'art et de la poésie. Ces qualités intrinsèques, germes des enthousiasmes les plus hauts et du prosélytisme le plus actif, ne tardèrent pas, une fois passée la période des persécutions fécondantes, à être revêtues d'une armature extérieure formidable. Les deux grands tronçons du christianisme ont hérité, l'un de Rome, l'autre de Byzance, des traditions hiérarchiques extraordinairement solides, en même temps que merveilleusement adaptables. Ensuite, pendant de longs siècles,

l'expansionnisme de l'Église, gage de vigueur intérieure, trouva à s'exercer abondamment. Après avoir conquis le monde gréco-romain, elle se retrempa et se consolida dans la lutte contre les hérésies primitives. Il lui fallut ensuite assimiler les barbares, discipliner les États germaniques, conduire les générations pleines de sève, violentes et généreuses du moyen âge, asseoir enfin la suprématie de l'idée sur la force brutale.

Dans cette lutte, l'Église était l'expression tangible de l'énergie immanente souveraine, de l'irrésistible poussée évolutive. De là ses triomphes, malgré les errements et les tares de ses ministres. Mais dès que cette œuvre est accomplie, dès que le dogmatisme a donné ce qu'il pouvait donner, sa vitalité décroît et la poussée évolutive le dépasse. La Renaissance et la Réforme marquent à toute évidence la décadence de l'Église. Le symptôme le plus frappant de cette décadence consiste dans le fait que l'intellectualité supérieure lui échappe de plus en plus. Les arts plastiques, la littérature, la philosophie cessent peu à peu de s'inspirer de son esprit. Ce n'est plus, comme dans la période des hérésies, la lutte autour d'un point de dogme : c'est l'éloignement progressif, la désaffection et la reconnaissance de plus en plus claire de l'insuffisance du symbole éthique traditionnel.

Sans doute, cette décadence est longue. L'empreinte chrétienne reste, avec des reliefs diversement accentués, jusque dans les milieux ou les articles de la loi, les rites du culte et les préceptes de la discipline ecclésiastique ont perdu tout crédit réel et toute efficacité vivante. Quant à l'influence de l'Église sur les masses intellectuellement isolées, elle sera souveraine longtemps encore. Cette résistance que les dogmatismes puissants offrent à la décomposition est, une fois de plus, un fait psychologique normal et historiquement fréquent. N'a-t-il pas fallu au christianisme, victorieux des Césars, une longue série de siècles pour effacer dans les classes inférieures les vestiges du polythéisme gréco-romain et germanique ? Souvent il a dû se résoudre à des compromissions et nombre de ses rites les plus poétiques ne sont que des adaptations de cérémonies antiques. Il n'a pas dédaigné davantage de recourir à son tour à des persécutions sanglantes contre les *pagani*, les habitants des campagnes italiennes restés fidèles au culte des idoles. Il est à coup sûr suggestif pour les enthousiastes de la « foi du charbonnier », que le terme « paganisme » doive son existence à la ténacité que mettent les populations rurales à défendre les superstitions de leurs ancêtres.

***

Ainsi, rien n'apparaît comme divin, rien n'apparaît comme absolu, rien n'apparaît comme éternel ni dans le fait historique général de l'Église, ni dans ses manifestations isolées, ni dans ses Écritures. Il en est d'elle comme

de tous les dogmatismes concrets. Ce qui lui appartient en propre est profondément humain, contingent et temporaire. Ce qui dépasse les contingences, à savoir le sentiment religieux fondamental et l'insondable mystère qu s'ouvre derrière les relations accessibles à notre intelligence, ne lui appartient pas.

L'effondrement des bases historiques de l'Église, que prévoyait Schleiermacher dès le premier tiers du XIXe siècle, est aujourd'hui évident pour tout esprit sincère (1). L'auréole d'une origine divine directe, qui irradiait sa conception cosmique, s'est effacée graduellement. Cette conception, réduite à sa valeur intrinsèque, résistera-t-elle à l'analyse de l'observation et de la pensée ? Satisfera-t-elle au postulat suprême d'harmonie de justice et de logique ? Ou bien verrons-nous sa solution du mystère du monde et de la destinée humaine s'évanouir dans le rayonnement d'une lumière plus puissante et serons-nous forcés de chercher une autre réponse à l'interrogation inquiète de l'humanité évoluée ?

C'est ce qu'il s'agit d'examiner maintenant, sans chercher à sauver des mots dans la débâcle des idées et sans la préoccupation de maintenir des habitudes de penser qui nous sont devenues chères, mais qui entretiennent simplement un conflit douloureux entre la sentimentalité, qui voudrait continuer de croire, et la raison, qui démontre l'impossibilité de s'arrêter à mi-chemin. Cette préoccupation ne se rencontre pas seulement chez les modernistes catholiques. Elle perce également dans les écrits de penseurs de l'indépendance d'un Eucken et d'un Trœltsch, quand ils estiment que ni le catholicisme ni le protestantisme ne peuvent, dans leur forme actuelle, être considérés comme l'expression définitive et satisfaisante de l'idée chrétienne

II. — LA CONCEPTION COSMIQUE DU CHRISTIANISME

La conception fondamentale du christianisme. — Équivoques et confusions. — La thèse de l'évolution continue contre la thèse de la déchéance et de la rédemption. — L'antiquité de la thèse évolutive.

Une discussion préliminaire : l'origine des espèces vivantes. — Les illusions

(1) Voici ce qu'écrivait mélancoliquement le grand prédicateur vieilli à son ami Lücke : « Quand vous considérez l'état actuel des sciences naturelles, comme elles se développent toujours davantage en une synthèse cosmogonique, quels sont vos pressentiments pour l'avenir, je ne dis même pas de notre théologie, mais de notre christianisme évangélique ? Je pressens que nous devrons apprendre à nous passer de bien des choses, que beaucoup sont habitués encore à considérer comme indissolublement unies à l'essence du christianisme. Alors quoi ? Je ne verrai plus ce temps et puis aller dormir tranquille. Mais vous, mon ami, et ceux qui ont votre âge, que pensez-vous faire ? Voulez-vous, malgré tout, prendre une position défensive derrière vos ouvrages avancés et vous laisser bloquer par la science ? Le bombardement de l'ironie ne vous fera pas grand tort, mais le régime de famine (*Hungerung*), d'exclusion de toute science, comment le supporterez-vous ?

matérialistes. — Le terrain de défense de l'apologétique contre le monisme naturaliste. — Ses succès. — La rectification du début.

La théorie dogmatique devant les faits et la réflexion. — L'inanité du syllogisme de la déchéance et du syllogisme de la rédemption. — La superficialité de la considération traditionnelle de la vie. — L'erreur commune à tous les dogmatismes et l'origine des antinomies irréductibles.

Les absurdités de la théorie de déchéance et de la rédemption au point de vue logique, ontologique et éthique. — L'incohérence de la morale et de l'eschatologie dogmatiques.

La nécessité de la disparition de tout dogmatisme. — La vérité nouvelle.

Après la ruine de l'autorité absolue des enseignements de l'Église il reste à examiner la rationalité intrinsèque de son idée générale du monde et de la destinée humaine. Si l'on veut ramener la discussion de celle-ci à son expression la plus simple et la plus claire, il faut commencer par élaguer une série de considérations que les apologistes ne se font pas faute d'y introduire. Ainsi ils lient volontiers à l'image orthodoxe du cosmos les doctrines éthiques de l'Évangile. C'est créer une équivoque : nous aurons à faire ressortir plus tard que les grands préceptes de la morale du Christ trouveront à s'épanouir plus majestueusement du moment qu'ils seront dégagés de la conception de l'Église. Avec plus de raison apparente ils introduisent dans le débat le principe monothéiste et la théorie de la création. La foi en un Dieu personnel et en une création du monde *ex nihilo* se soude en effet intimement l'idée que les religions occidentales se font de la réalité objective des choses : elle en est l'immédiat corollaire. Mais c'est à titre de corollaire qu'il importe de l'examiner : la considération de l'univers doit procéder. D'ailleurs l'intuition de ce que Dieu peut être — ou plutôt de ce qu'il n'est pas — jaillira de cette considération avec une envergure que le raisonnement *a priori* ne fera jamais entrevoir, ni surtout sentir. Rappelons encore, en ce qui concerne le théorème métaphysique de la création, la démonstration lumineuse de Kant, qui a prouvé qu'en opérant avec les syllogismes chers à la scolastique, l'on arrive avec la même facilité aux deux démonstrations possibles, à savoir que le monde est limité, créé dans le temps et œuvre d'un acte libre d'un Dieu infini, ou bien qu'il est éternel, illimité et nécessaire, ce dernier terme étant pris dans le sens philosophique du mot. On peut ajouter, pour les croyants, que l'auteur de la *Critique de la Raison pure* se rencontre ici avec saint Thomas d'Aquin. L'Ange de l'École dit explicitement que « le monde peut commencer d'être, puisqu'il est l'œuvre de la volonté libre de Dieu ; mais il est impossible de démontrer qu'il ait réellement commencé (1) ».

(1) *Fidei articuli demonstrative probari non possunt, quia fides est de non apparentibus.*

La conception fondamentale que le christianisme historique s'est faite du monde et de la destinée humaine, la seule que nous ayons à rencontrer à cet endroit du présent ouvrage, tient essentiellement dans la doctrine de la déchéance initiale du genre humain et de sa rédemption ultérieure, rédemption qui superpose un ordre surnaturel à l'ordre naturel du monde. En face de cette doctrine se dresse aujourd'hui la thèse de l'évolution cosmique continue.

Il faut bien reconnaître que celle-ci se présente encore aujourd'hui avec des nuances sans nombre et ses partisans les plus fougueux se préoccupent généralement le moins de la préciser ou de se rendre un compte exact de son envergure. Nous ne pouvons utilement déterminer celle-ci qu'après avoir passé en revue les théories matérialistes et agnostiques. Pour le moment, nous devons nous borner à faire observer qu'au point de vue du postulat initial d'harmonie, la thèse de l'évolution est la négation d'une désharmonie réelle. Elle estime essentiellement que le sentiment que nous avons d'une désharmonie est subjectif et qu'il provient de l' « incomplétude » de notre évolution. Ce sentiment est appelé à disparaître graduellement, à mesure que nous verrons mieux et plus haut. L'évolution ainsi entendue implique la nécessité et l'efficacité de l'effort personnel vers une vérité non définie. « Notre devoir de l'heure, dit Maeterlinck, est de chercher s'il n'y a rien derrière les tristesses de la nature, et pour cela il ne faut pas en détourner les yeux, mais les regarder fixement et les étudier avec autant d'intérêt et de courage que si c'étaient des joies. Il est juste qu'avant de nous plaindre, avant de juger la nature, nous achevions de l'interroger (1). »

Ce sont les inductions qui jaillissaient spontanément des observations convergentes des sciences naturelles au cours du XIX^e^ siècle qui ont replacé violemment la pensée humaine devant cet aspect du monde et fait surgir l'espoir d'en découvrir l'harmonie intégrale. Elles n'ont cependant pas donné naissance à cet espoir. Celui-ci est aussi ancien que la pensée philosophique et jamais il ne s'est démenti entièrement. Il est assez facile de se rendre compte que l'intuition d'une évolution continue et harmonieuse du cosmos est au fond de la philosophie platonicienne et de toutes les écoles du panthéisme: La hantise de la supériorité rationnelle de cette théorie se découvre chez le plus grand des docteurs latins. Saint Augustin sauve quelque chose de la beauté de l'enseignement de Plotin, en concevant la création comme simultanée et totale. Tout existe, d'après lui, depuis le début du monde « en puissance et en cause » avant de surgir visiblement dans la suite

ut dicitur ad Hebr. II Sed Deum esse creatorem mundi, sic quod mundus inceperit esse, est articulus fidei. (Part. I ; qu. XI-VI. act. 2.)

(1) M. Maeterlinck. *La Vie des Abeilles*. Paris, Charpentier, 1908 ; p. 158.

des temps (1). Scot Erigène va plus loin : son mysticisme considère le monde comme l' « évolution » de ce qui est « involué » en Dieu. On retrouve d'ailleurs chez tous les grands mystiques du moyen âge des traces profondes et souvent douloureuses de la lutte entre l'obéissance passive à l'autorité et le respect du sens littéral des Écritures d'un côté et, de l'autre, leurs audacieuses spéculations au sujet de l'unité essentielle des êtres et de leurs ascensions toujours plus radieuses jusqu'à ce qu'ils s'abîment dans le mystère de Dieu (2). Parmi les penseurs analystes, Nicolas de Cuse donne à l'idée évolutive une expression singulièrement frappante et haute, en enseignant que le progrès sans fin de l'intelligence et de la puissance d'agir est la similitude de la sagesse éternelle (3). Observons encore que c'est la réflexion philosophique qui fait établir à Leibnitz le principe fécond de continuité dans la nature (4), principe qui le conduit jusqu'aux portes du darwinisme (5).

***

Il est regrettable, quoique fort naturel, que la théorie de l'évolution, conformément à l'orientation positive de la pensée moderne, ait continué d'être discutée surtout dans son point de départ scientifique, qui n'est autre que l'origine des espèces vivantes. En effet en négligeant la considération philosophique générale, l'on n'a pas seulement fait bon marché des horizons indéfinis que l'évolutionnisme ouvrait à la pensée humaine. L'on a perpétué encore une polémique préliminaire stérile autant que confuse avec l'apologétique orthodoxe, et cette polémique continue de prendre une place telle dans les préoccupations de tous, que l'on ne saurait se passer d'en dire la valeur exacte.

(1) *Sicut in ipso grano invisibiliter erant omnia simul quæ per tempora in arborem surgerent : ita ipse mundus cogitandus est, cum Deus simul omnia creavit, habuisse simul omnia quæ in illo et cum illo facta sunt, quando factus est dies, non solum cœlum cum sole, luna cum sideribus, sed etiam illa quæ aqua et terra produxit*, potentialiter atque causaliter, *priusquam per temporum moras exorirentur*. (Op. III, 148 D.)

(2) L'auteur de *l'Imitation*, en parlant des âmes justes élevées à la vie supérieure, achève comme suit le fameux verset de la seconde épître aux Corinthiens : *de claritate in claritatem abyssi Dei transformati*.

(3) *Posse semper plus et plus intelligere sine fine, est similitudo æternæ sapientiæ*. (Ed. de Paris, de 1514, II, 188 a.)

(4) « Rien ne se fait d'un coup et c'est une de mes plus grandes maximes et des plus vérifiées que la nature ne fait jamais de sauts. J'appelai cela la loi de continuité. » (*Nouveaux Essais sur l'Entendement humain*. Avant-Propos.)

(5) « Peut-être que... les espèces d'animaux sont ou étaient ou seront plus sujets à changer, qu'elles ne sont présentement parmi nous, et plusieurs animaux, qui ont quelque chose du chat, comme le lion, le tigre, le lynx, pourraient avoir été d'une même race ... Ainsi, je reviens toujours à ce que j'ai dit plus d'une fois : que nos déterminations des espèces physiques sont provisionnelles et proportionnelles à nos connaissances. » (*Nouveaux Essais*, III ep. VI, p. 517 à Erdm.)

Ce n'est pas à l'apologétique religieuse mais aux préoccupations dogmatiques du matérialisme mécaniciste qu'incombe la responsabilité des équivoques du débat autour de l'évolution. Sa première faute fut de demander aux découvertes géologiques, biologiques et morphologiques beaucoup plus qu'elles ne pouvaient donner. C'était excessif d'en attendre d'une façon scientifiquement complète les traits d'union entre les différentes espèces d'êtres vivants qui se sont succédé sur la surface du globe, et la preuve péremptoire de l'unité du développement de la vie à travers les âges géologiques et à travers les règnes actuels de la nature. Mais la faute la plus grave du matérialisme fut de chercher dans les constatations des sciences naturelles les éléments qui devaient assurer son triomphe définitif sur le spiritualisme. Il prétendit déduire de l'enchaînement entrevu dans les manifestations de la vie l'inutilité et l'inexistence d'un principe distinct de ces manifestations et, par conséquent, la démonstration définitive de la suffisance d'une explication purement mécaniciste de l'univers. C'était faire la partie belle aux dialecticiens de l'orthodoxie.

Il n'est pas sans intérêt de constater que l'attitude de ceux-ci fut assez flottante. Les harmonies physiques mises en relief par les sciences naturelles ont fortement impressionné nombre de savants catholiques et même des théologiens éminents. A un moment donné, l'élite des penseurs orthodoxes a penché vers l'abandon de l'antique thèse de la constance des espèces. Elle se montrait disposée à admettre, du moment que le principe d'une création initiale était maintenu, que les êtres vivants se modifiaient et que l'admirable multiplicité de l'univers visible contemporain trouvait ses racines directes dans des formes d'existence antérieures. Mais il semble bien que l'hésitation se fasse plus grande à mesure que l'enchaînement irrésistible des conséquences apparaît davantage. Les spécialistes de l'apologétique surtout commencent à sentir très nettement que la poussée évolutionniste menace de faire sauter tous les cadres du dogmatisme traditionnel et la réaction parmi eux a commencé sur toute la ligne. Les uns, comme le chanoine Brettes, ne redoutent pas de proclamer hardiment que « le transformisme est une erreur scientifique et l'évolutionnisme une erreur philosophique » (1) ; les autres, plus prudents, comme le R. P. Wasmann, distinguent. Comme savants, ils se bornent à faire leurs réserves en ce qui concerne l'évolutionnisme qui fait dériver d'un principe unique toutes les manifestations de la vie sur le globe. D'après eux, l'observation semble démontrer plutôt que les espèces « systématiques » sont constantes et que l'évolution scientifiquement démontrée se réduit à des modifications au sein de celles-ci : autrement dit, l'observation est en droit de conclure à la réalité d'un évolutionnisme poly-

(1) *L'Univers et la Vie*. Librairie de la *Synthèse*, rue Servandoni, Paris 1907.

phylétique (à souche multiple), mais les éléments lui manquent pour affirmer l'évolutionnisme monophylétique (à souche unique) (1).

Il faut reconnaître la grande habileté qui a présidé au choix de ce dernier terrain de défense du dogmatisme religieux. Il est, en effet, impossible de démontrer péremptoirement et par des constatations matérielles qu'il faille aller au delà. Aussi tout l'effort de la science catholique s'est porté sur la démonstration que les arbres généalogiques de la biologie matérialiste étaient incomplets sinon arbitraires, et que sa documentation générale restait insuffisante pour étayer avec solidité une quelconque hypothèse transformiste. Dès lors, comme le monisme matérialiste revendique impérieusement pour l'observation seule le droit d'émettre des affirmations scientifiques, l'apologétique lui fait observer qu'il s'avance lui-même dans la voie des conjectures et des hypothèses sans base positive suffisante. « Ensuite, argumente encore la dialectique religieuse, qu'importe même qu'un heureux hasard guide la bêche du géologue vers des types intermédiaires ? Qui prouvera que l'on ne se trouve pas en présence de formations anormales, isolées, et par conséquent sans aucune valeur démonstrative ? Puis, comment caractérisera-t-on le type comme intermédiaire ? A supposer que les races des grands anthropoïdes, des gorilles, des orang-outangs, des chimpanzés soient éteintes depuis les âges géologiques et qu'on en retrouve aujourd'hui les squelettes complets, la biologie évolutionniste serait-elle en droit de prétendre qu'elle tient le chaînon entre les singes inférieurs et l'homme ? Y verra-t-elle la preuve que celui-ci descend de ceux-là ? » Cette argumentation conduit la discussion dans une impasse dont la découverte éventuelle de *missing links*, de chaînons manquants, dans l'ascendance humaine ne peut pas la faire sortir.

Il était plus facile encore à l'apologétique d'ébrécher l'argument morphologique cher à Haeckel. Celui-ci se réduit à un argument d'impression, qui n'est intéressant qu'au point de vue du mimétisme de la nature. Observons à ce propos que la prétention des sciences zoologiques et embryologiques d'expliquer l'histoire de la vie est combattue aujourd'hui par les paléontologues. Non seulement G. Steinmann (2), dont les audacieuses théories ont trouvé de violents contradicteurs, mais encore toute une série de savants libres de tout parti pris, tels que F. Drevermann, réclament pour la seule paléontologie le droit de faire de la phylogénie. Tant que celle-ci n'a pas porté la lumière dans l'évolution des êtres vivants, disent-ils, les théories biologiques les plus brillantes et les plus séduisantes en apparence, restent de simples théories. C'est contraire à la logique élémentaire que de vouloir démontrer la loi ontogénétique fondamentale au moyen de recherches

(1) *Die moderne Biologie und die Entwicklungstheorie*. Fribourg, Herder, 1906.
(2) *Die geologischen Grundlagen des Abstammungslehre*. Leipzig, 1908, W. Engelmann.

embryologiques. Seule la paléontologie peut fournir les éléments positifs pour l'arbre généalogique des êtres vivants et c'est sur la base de ses résultats à elle que la biologie doit rechercher à résoudre le problème de la concordance des phases d'évolution de l'être individuel.

Après avoir suivi le matérialisme mécaniciste dans tous les recoins du champ de bataille, rétréci aux débats que soulève le transformisme des espèces, l'apologétique pose cependant en fait que le dogme peut s'accommoder de la théorie transformiste comme il s'est accommodé du système de Copernic et de la genèse des mondes. La conception chrétienne de l'Univers, dit le R. P. Wasmann, tient tout entière dans « l'admission d'un Créateur personnel comme première cause extérieure de l'origine de la matière et de la vie ; ensuite dans l'exigence d'un acte créateur divin pour l'âme humaine». Dès lors, conclut-il, « la doctrine de l'évolution est conciliable en tant qu'hypothèse et théorie scientifique avec la conception chrétienne de l'Univers. L'évolution moniste, qui exclut la création et affirme la seule évolution, doit être rejetée, mais on peut admettre la conception évolutionniste du théisme chrétien, qui considère que l'activité créatrice de Dieu est le point de départ de l'évolution du monde organique, en laissant aux sciences naturelles le soin de déterminer plus précisément les détails de cette évolution hypothétique » (1).

Comme on le voit, nous voici en plein dans la confusion que nous avons signalée plus haut. Aujourd'hui que les recherches physico-chimiques détruisent l'hypothèse de l'atome et que partout, au bout des découvertes ultimes de la science, s'ouvre l'indéfini et l'inconcevable, le monisme matérialiste est moins capable que jamais de s'en dépêtrer. On l'a bien vu lors des fameuses conférences contradictoires de Berlin en février 1907. Le R. P. Wasmann s'y rencontra avec les tenants les plus illustres de la théorie de la descendance et il en sortit avec les honneurs de la guerre. Le fait n'a rien d'étonnant : le moine devait se montrer plus fort que le professeur sur le terrain spécial qu'on lui avait permis de choisir. Seulement, il y avait maldonne au double point de vue de l'objet du débat et de la méthode dialectique.

Le théisme et la création ne constituent pas plus l'essence de la conception cosmique du christianisme que la foi en Dieu le Père, que Jésus a révélé, ne constitue, comme le veut Harnack, son essence éthique. A son tour, le transformisme n'est pas l'expression de la théorie de l'évolution. Les hypothèses de Lamark et de Darwin concernent des modalités matérielles, possibles ou probables, du vaste mouvement ascensionnel des êtres et peuvent être controuvées sans que l'idée philosophique fondamentale soit atteinte.

(1) *Die moderne Biologie und die Entwicklungstheorie*. Herder, Fribourg, 1906 ; pp. 316 et 317.

Critériologiquement parlant, les constatations scientifiques seules et leur discussion technique ne suffisent pas à détruire ou bien à édifier une doctrine. Elles n'ont de valeur que par les conclusions qu'elles suggèrent, les hypothèses qu'elles détruisent et celles qu'elles permettent d'échafauder Elles constituent des indications et servent de pierre de touche. C'est la raison, qui doit bâtir sur les matériaux fournis par l'observation. Sans doute, elle n'établira pas l'expression suprême et immuable de la vérité. Ses conquêtes sont appelées à s'élargir et à se transposer à mesure que s'augmentera l'acquis de connaissances positives de l'humanité et que les intuitions de celle-ci deviendront plus vastes et plus précises. Mais dans le conflit de deux hypothèses, il lui appartient, incontestablement, d'éliminer l'hypothèse inférieure. Ainsi, qu'on le veuille ou non, c'est sur le terrain philosophique qu'il faut opposer la théorie de l'évolution et le surnaturalisme. C'est leur adaptabilité au postulat fondamental d'harmonie, de justice et de logique qui décidera de la supériorité de l'une ou de l'autre.

***

Dans la discussion directe de la théorie de la déchéance et de la rédemption, la première constatation qui s'impose à la réflexion peut se formuler comme suit : de quelque côté que l'observation scientifique, ethnologique et historique pousse ses investigations, elle découvre que l'ordre de la nature se déroule dans une continuité fondamentale parfaite sous la diversité des apparences temporaires. Nulle part n'apparaît le moindre indice permettant de croire à une rupture dans l'évolution des mondes ; nulle part n'apparaît la scission totale que suppose la déchéance du genre humain. L'âge d'or est un mythe et l'hypothèse d'une période d'intégrité primitive, suivie par une dépravation brusque, est en opposition formelle avec toutes les données de l'histoire. Celles-ci nous montrent, pour peu qu'on veuille envisager de haut l'évolution de l'humanité, l'épuration constante de son sentiment moral, l'adoucissement progressif de ses mœurs et la sérénité toujours plus haute de ses lois. Le fait d'une rédemption apparaît encore beaucoup moins. Si le Christ s'est fait l'interprète d'enseignements éthiques plus beaux et plus complets que la philosophie grecque ou la tradition hébraïque, si, autour de ces enseignements, s'est cristallisé dans la suite des temps un symbole de croyances positives, rien n'a été changé dans l'ordre de la nature ni dans les conditions d'existence de l'humanité. La doctrine du Christ et la lente affirmation de la religion, qui se réclame de lui, rentrent elles-mêmes dans l'évolution naturelle et participent de toutes les tares temporaires de celle-ci (1).

(1) Personne n'a dénoncé avec plus d'ironie corrosive l'inanité de cette théorie de la ré-

La théorie de la déchéance et de la rédemption est donc, dans toute la force du terme, une hypothèse à laquelle l'observation directe ne fournit aucune base. Elle repose uniquement sur un syllogisme dont la première prémisse considère comme réelle la désharmonie du monde et dont la seconde n'est autre que le postulat général d'harmonie. La désharmonie étant un fait, l'harmonie étant une nécessité, la conclusion doit être qu'une rupture a dû se produire. Un syllogisme analogue établit la nécessité de la rédemption. Le postulat d'harmonie en constitue la première prémisse. La seconde prémisse pose en fait la rupture de l'harmonie primitive. La conclusion est que l'harmonie doit se rétablir. La conception dogmatique chrétienne couronne ce double syllogisme par une affirmation de fait, à savoir: la rédemption a eu lieu et l'ordre primitif, troublé par la perversion humaine, se trouve rétabli par le sacrifice du Christ.

Une seule remarque suffit pour ces syllogismes, qui conduisent à l'hypothèse de la déchéance et de la rédemption. Ils reposent l'un et l'autre sur la prémisse initiale, à savoir que la désharmonie du monde est réelle. Du moment que cette prémisse disparaît, l'hypothèse de la déchéance et de la rédemption sombre de toutes pièces et il se présente un autre syllogisme, qui a l'avantage de se baser sur les données positives de l'observation. Ce syllogisme part de ce fait que rien n'indique ni une rédemption ni une déchéance et que toutes les constatations scientifiques excluent, au contraire, cette hypothèse. L'ordre de la nature n'ayant pas été troublé, comme d'autre part le postulat d'harmonie est formel, il s'en suit que la désharmonie du monde ne peut pas être réelle et qu'il y a simplement incompréhension dans notre chef. Cette dernière conclusion trouve une confirmation toujours plus claire dans l'évolution de la pensée humaine, dans les harmonies grandissantes que nous révèlent les sciences naturelles et dans la méditation objective des problèmes moraux. Nous verrons plus loin pourquoi cette confirmation ne peut pas être intégrale tant que nous restons engagés dans l'ascension humaine; il suffit de constater ici que la supériorité de cette base nouvelle de nos recherches religieuses sur l'assise vermoulue de la conception cosmique chrétienne éclate au point de vue des faits, au point de vue

demption, qui n'assure aucune supériorité morale à ceux qui en sont l'objet, que le théologien danois Soeren Kierkegaard : « Le Dieu 3 et 1, dit-il, arrête, par une décision immuable, un plan de salut éternel : Dieu le fils se laisse engendrer et crucifier pour réconcilier les hommes avec Dieu et pour les sauver; Dieu le Saint-Esprit engendre et nourrit par les sacrements de l'Église une seconde vie surnaturelle dans l'ordre naturel. Tout cet appareil divin est mis en mouvement pour que certains chrétiens, qui ont le don de la grâce, mènent, au moyen d'un miracle continu, la vie que les hommes non rachetés par le sacrifice divin mènent également. » Voir la traduction par Ch. Schrempf des neufs numéros du périodique *Oejenblikket* (Le Moment), dont le premier a paru le 24 mai 1855. Iéna, Diederichs, 1911.

de la logique et au point de vue du sentiment profond et des aspirations immanentes de l'humanité. Pratiquement parlant, la foi en une désharmonie réelle du monde est d'ailleurs aujourd'hui déconsidérée au point qu'elle a perdu toute influence sur l'orientation de la pensée humaine. Celle-ci est uniquement préoccupée d'élargir la conception évolutive. Si, dans le monde des sentiments obscurs, elle continue d'exercer une action plus grande qu'on ne le suppose généralement, c'est qu'elle est soutenue par d'autres habitudes intellectuelles qui s'inspirent de son esprit et qui reconduisent fatalement vers elle. La principale de celles-ci est la considération traditionnelle de notre vie actuelle, qui, à ce titre, mérite que l'on s'y arrête immédiatement.

Le même réalisme superficiel, qui conduit la philosophie chrétienne à considérer comme établie la désharmonie de l'univers, lui fait envisager la vie humaine uniquement dans ses conditions d'existence actuelles. Elle ne s'inquiète pas de rechercher ses origines possibles ; elle ne s'est jamais posé sérieusement la question de savoir si l'étonnante complexité de la personnalité humaine peut avoir des racines dans le passé. Cette personnalité, d'après elle, surgit dans le monde de toutes pièces. De ses dispositions et de ses facultés variées à l'infini, de la polyphonie prodigieuse de nuances que présente son entité psychique, rien ne lui vient de lui-même, rien ne constitue un acquis antérieur ni en bien ni en mal. Or, tout ce qui existe doit avoir une cause. Un nouveau syllogisme est ainsi donné et ce syllogisme conclut à la nécessité d'un créateur.

D'autre part le réalisme, qui ne veut rien voir avant la naissance, ne peut pas davantage admettre une évolution indéfinie après la mort. Avant l'acte créateur, qui fait la vie visible, il y avait le néant ; après cette vie visible, c'est l'immuable. L'on attribue ainsi au passage de l'être humain sur terre la valeur d'un examen temporaire, dont la sanction est l'éternité.

Le parallélisme entre cette conception de la vie humaine et la conception traditionnelle de la formation des mondes est frappant. La théorie de la constance réapparaît ; une fois de plus l'orthodoxie pose des cycles définis et fixes. La croissance et la décroissance, qui s'ébauchent à l'intérieur de leurs limites étroites, n'ont pas de racines profondes dans le passé ni de prolongements normaux dans l'avenir. L'évolution intellectuelle et morale qui se dessine au cours de la vie sous l'influence du milieu et de l'effort personnel, est interrompue irrémédiablement par la mort. Tout ce que cette évolution portait en germe, tout son acquis, toutes ses promesses d'expansion sont annihilés. D'autres âmes, que Dieu jettera dans le monde à son gré et à sa convenance, viendront remplacer celles qui n'ont plus qu'à subir sa sentence. Partout l'absolu divin borne les horizons ; il détermine et arrête arbitrairement le cours des choses.

Nous nous trouvons ici devant la mentalité générale, dans laquelle communient indistinctement les formes les plus basses et les formes les plus élevées des religions positives occidentales. Elle mérite d'autant plus de retenir l'attention qu'elle donne la solution de l'équivoque religieuse et explique le conflit permanent entre l'intellectualité libre et les dogmatismes quels qu'ils soient.

Ce qu'il y a de grand dans cette mentalité, c'est la préoccupation religieuse fondamentale qui cherche à donner satisfaction aux aspirations de l'humanité vers une harmonie souveraine que la vie terrestre isolée ne réalise pas. Ce qu'il y a de petit, c'est le désir d'une vérité définitive immédiate et l'illusion de la posséder. Ce désir et cette illusion amènent tous les dogmatismes à se méfier du libre essor de la réflexion humaine et leur font limiter l'action naturelle des facteurs cosmiques par l'action surnaturelle et insondable de la divinité. Ils ne diffèrent au fond que par la plus ou moins grande latitude qu'ils laissent à l'enchaînement normal des phénomènes et à l'évolution logique des êtres, et ils sont d'autant plus grands que cette latitude est plus ample. En effet, plus le niveau auquel les religions positives prétendent arrêter la pensée humaine est bas, plus elles doivent multiplier les interventions directes de la divinité, plus également l'image qu'elles se forment de celles-ci offrira des imperfections, des tares et des souillures.

Les religions monothéistes ont balayé les limitations puériles du fétichisme et du polythéisme. Mais leur supériorité sur eux n'est que relative parce que, en cessant de morceler Dieu lui-même, elles n'ont pu se résoudre à ne pas morceler son action qu'elles étaient incapables de comprendre dans toute sa majesté. A l'exemple des formes religieuses anciennes, elles ont posé leurs dogmes fixes à l'endroit où s'ouvrait pour eux le mystère. Elles ont délimité celui-ci et l'ont approprié à leur niveau momentané. C'était vouloir faire une synthèse définitive du monde en se basant sur une documentation incomplète et composée d'éléments inférieurs. C'était vouloir emprisonner ce qui dépassait leur intellectualité dans les ratiocinations nécessairement inadéquates de celle-ci. Elles devaient aboutir ainsi à des contradictions insolubles et des antinomies irréductibles.

Ces contradictions et ces antinomies n'offrent pas la grossièreté palpable ni la multiplicité des divagations polythéistes. Elles revêtent une ampleur qui les soustrait encore aujourd'hui à l'attention des masses et qui, au point de vue pratique, leur a conservé le respect d'un Kant, c'est-à-dire de celui là même dont l'impitoyable analyse a le plus contribué à les mettre en relief. Mais il importe, désormais, de regarder en face les plus flagrantes d'entre elles en attendant que le terrain soit suffisamment déblayé pour confronter définitivement la théorie dualiste de l'univers inhérente à toutes les religions occidentales et le principe moniste, auquel vont irrésistiblement non seule-

ment les sciences naturelles, mais encore la spéculation philosophique la plus haute et l'intuition mystique la plus profonde.

***

En érigeant ses concepts fixes dans le flux indéfini de la nature, le dogmatisme a introduit d'abord l'incohérence dans les règles de la ratiocination et faussé les termes de causalité et de finalité. C'est à tort que les sciences naturelles se sont élevées contre le raisonnement causal et téléologique : elles auraient dû se borner à réagir contre l'abus qu'en fait l'abstraction religieuse. En effet, elles reposent elles-mêmes tout entières sur ce raisonnement. Seul il leur permet de coordonner leurs constatations et de construire les hypothèses qui doivent étendre et éclaircir notre domaine intellectuel. L'expression vraie de la loi de causalité et de finalité n'est autre que l'évolution, c'est-à-dire le développement progressif des germes infimes au début vers des possibilités indéfinies. Tout doit s'enchaîner dans l'ordre cosmique, tout doit se tenir dans un processus ininterrompu. A cette loi de causalité et de finalité, la conception chrétienne porte deux atteintes mortelles. D'abord elle brise l'enchaînement et découpe la loi en tronçons sans soudure. Ensuite elle établit entre ces tronçons des raccords artificiels en s'appuyant sur la vérité apodictique de la révélation.

L'effort intellectuel se trouve ainsi paralysé. Qu'il s'agisse de la personnalité humaine surgissant dans l'infini cosmique au gré de la fantaisie d'un Dieu personnel ou qu'il s'agisse d'une création qui remplace les espèces fixes disparues par d'autres espèces également fixes, l'image du monde est découpée en étapes nettement tranchées et en compartiments étanches. Elle déroute l'intelligence humaine d'autant plus sûrement que l'ouvrier divin imprime à son œuvre plus de caractères communs et d'indications de solidarité et d'origine unique. La conception chrétienne devient de cette façon directement destructive de l'harmonie du monde visible et il ne faudrait pas pousser l'argumentation bien loin pour démontrer qu'elle est également destructive de toute science (1).

(1) « La création par Dieu d'une espèce organique nouvelle, par exemple la création à un moment donné d'oiseaux ou de mammifères, c'est tout simplement pour l'observateur ou l'expérimentateur une apparition d'êtres vivants sans parents. Par conséquent, les créations successives sont pour l'observateur, en tant que tel, une succession de générations spontanées », fait observer le chanoine V. Grégoire, professeur de biologie cellulaire à l'université de Louvain aux partisans de la théorie de l'origine des espèces organiques par création immédiate. Il est vrai qu'il n'a d'autre but que de prémunir les apologistes contre la contradiction qui leur fait combattre à la fois la génération spontanée et l'évolutionnisme. Mais par la même occasion, il indique fort bien le caractère essentiellement antiscientifique de toute la théorie de la constance.

« La théorie de la constance équivaut à l'organisation par Dieu, à seule fin de nous trom-

Le trouble qu'elle porte dans le monde des idées n'est pas moindre. En considérant le mal et toutes les antinomies apparentes de l'univers comme des réalités objectives et non comme les effets d'une vision subjective incomplète, elle porte la contradiction jusque dans l'idée de Dieu. En effet, ces antinomies, c'est Dieu qui les crée médiatement ou immédiatement et aucune sophistique ne peut lui en enlever la responsabilité. L'enseignement matériel de l'Église devient ainsi destructeur du concept simple de la perfection divine, base de l'harmonie du monde.

L'atteinte portée par la théorie de la déchéance et de la rédemption à la justice essentielle des choses est la plus tangible de toutes. Aucune sophistique ne peut justifier que tout ce qui a vie soit frappé de l'ostracisme terrible de la déchéance en raison d'une faute commise par une entité qui, aux termes formels du dogme affirmant la création directe de l'âme humaine, n'a aucun lien avec ce qui existe autour de lui. Aucune sophistique ne peut justifier le délire anthropocentrique qui fait s'incarner et mourir Dieu pour racheter la désobéissance d'Adam ; bien inutilement d'ailleurs. En effet si la faute de l'homme a entraîné la déchéance de la nature tout entière, le sacrifice inouï de Dieu n'a rien réparé dans le monde visible et, dans l'ordre éternel, le don gratuit de la grâce reste indispensable pour faire participer l'homme aux effets de la rédemption. — L'incohérence se trouve ainsi transportée dans la morale individuelle. La religion proclame — et doit proclamer sous peine de détruire la société humaine — la nécessité de l'effort individuel. Mais aussitôt elle se reprend et dénonce cet effort comme radicalement inefficace. — L'absurdité se prolonge par la doctrine des sanctions. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus inique et de plus contradictoire qu'une loi édictant des récompenses et des châtiments éternels pour l'effort de l'homme ; effort aussi embryonnaire dans sa liberté que limité dans sa durée et qui au surplus doit se produire dans une confusion inexprimable d'éléments d'appréciation.

L'eschatologie orthodoxe, enfin efflorescence et couronnement logique de la théorie de la constance, est l'expression la plus vaste de l'incohérence éthique, l'atteinte la plus éclatante portée à l'harmonie de l'œuvre divine. Au sens de la doctrine chrétienne des fins dernières de l'univers créé, la libre volonté de son Créateur perpétuera par-delà la fin des mondes, par-delà les abîmes des temps, le parallélisme d'un royaume de Dieu et d'un royaume de Satan, d'une éternité de malheur et d'une éternité de joie. Alors que la théodicée chrétienne enseigne que Dieu, c'est-à-dire le bienabsolu, était seul dans l'éternité avant la création, la même doctrine fait coexister Dieu

per et de se moquer de nous, d'une fantasmagorie universelle, dans laquelle, avec notre orgueil de nains, nous jouons à ses yeux un rôle grotesque », dit Chide (*Le Mobilisme moderne*, p. 138).

dans l'éternité, qui suivra la destruction de son œuvre visible, avec un gouffre sans fin et sans limites d'où monteront sans cesse vers l'allégresse des élus les clameurs du mal et les malédictions de la souffrance. Voilà dans la théorie de la constance l'aboutissement du plan divin, le résultat du douloureux et pitoyable calvaire de l'humanité !

L'Église catholique n'a jamais cherché sérieusement à concilier pareille abomination ni avec sa conception de l'infinie miséricorde divine, ni avec la logique des choses, ni même avec les notions les plus élémentaires de la responsabilité. Son effort de raisonnement est épuisé avec cette argumentation grossière : l'offenseur est limité, mais l'offensé est infini. Le châtiment doit se mesurer à l'aune de ce dernier et par conséquent il doit être infini et éternel comme lui.

Ce sera l'un des étonnements de générations futures que pareille conception du but et de la destinée des mondes ait pu peser si longtemps sur l'intellectualité humaine et qu'elle ait pu déformer aussi profondément la hautaine idée de charité et de solidarité universelles, qui appartient au christianisme, jusqu'à faire dire par saint Thomas que l'une des joies des élus sera de contempler les abîmes infernaux et les peines des damnés et que ce spectacle aura pour effet de leur faire célébrer davantage la miséricorde divine à leur égard. S'il faut rendre responsable de ces aberrations la mentalité d'époques où sévissait la barbarie de vindictes impitoyables à tous les degrés de l'ordre social, le dogme catholique n'en a pas moins admis leur principe et celui-ci ne peut plus en être distrait. L'un et l'autre sont unis indissolublement.

Ces constatations déterminent un sentiment de profonde tristesse. On voudrait se refuser à les faire pour ne voir que les expressions sereines, consolantes autant que radieuses, que le christianisme a données dans le cours des siècles à la pensée religieuse fondamentale. Elles prouvent par ricochet que cette pensée ne lui appartient pas en propre et qu'aujourd'hui les temps sont révolus pendant lesquels elle trouvait en lui son interprétation la plus haute. Tout en rendant aux confessions chrétiennes, à Rome comme à Bysance, à Wittemberg comme à Genève, justice entière pour leur contribution magnifique à l'œuvre civilisatrice générale, il faut se résoudre à dégager de leur étreinte le flambeau divin. Indissolublement rivées à des théories qui sont devenues un obstacle aux aspirations élargies de l'humanité, elles doivent disparaître comme ont disparu avant elles les concrétisations religieuses du monde gréco-romain et des forêts germaniques. Cette conclusion toutefois ne suffit pas. S'il est vain d'espérer maintenir leur foi traditionnelle, il est vain d'espérer faire surgir des ruines de leur autorité quelqu'autre dogmatisme plus logique et plus harmonieux. Quelque larges, quelque hautes que soient les conceptions par lesquelles l'on prétendra remplacer les symboles anciens, ces conceptions seront le fait de l'homme et

elles participeront de son imperfection. Leurs tares pourront ne se révéler que peu à peu : mais dans l'évolution continue, elles finiront par prendre un relief aussi net et aussi douloureux que celui que nous voyons s'accuser aujourd'hui pour la conception chrétienne de l'univers. La pensée d'aujourd'hui n'a pas le droit d'engager la pensée de demain ; son seul droit et son devoir est de lui préparer la voie.

Ne nous en effrayons pas. Les dogmatismes passent ; la religion reste. Elle sera d'autant plus divine qu'elle sera plus grandement, plus magnifiquement humaine. Sa vérité n'est pas le phare vacillant et décevant que montrent les dogmatismes, par-delà des abîmes d'incompréhension. Elle s'annonce comme le vivant et vibrant rayonnement de tout ce que l'intelligence entrevoit, de tout ce que le cœur pressent au milieu des luttes et des incertitudes de l'heure présente. Sans doute, il faudra plus de courage et plus de virilité pour l'atteindre car elle est accessible au seul effort personnel. Dans sa poursuite il n'y a ni grâce, ni privilège pour quiconque. Mais dès maintenant il est permis d'entrevoir que l'effort personnel vers la vérité aura comme compensation la joie de la libre expansion individuelle dans une conscience toujours plus lumineuse de la solidarité illimitée des êtres.

(*A suivre.*)

Spiritisme et Cryptopsychie

(*Suite*)

IV

Reste, il est vrai, à résoudre un problème qui se posera avec une force croissante à mesure que l'interprétation cryptopsychique (entendue au sens le plus général) étendra ses prises sur un plus grand nombre de faits spiritoïdes. Ce problème pourrait se formuler ainsi : Comment se fait-il que les pratiques spirites, sans doute avec l'aide des croyances qui les accompagnent, suffisent à faire apparaître chez un si grand nombre de personnes, parfois avec une rapidité extraordinaire, une floraison si abondante de phénomènes parapsychiques, les plus variés et les plus merveilleux, tels que les expérimentateurs les plus puissants auraient peine à en provoquer même une faible partie par leurs procédés habituels les plus efficaces ? Il n'est pas rare en effet, dans une séance spiritique un peu réussie, d'observer des faits de lecture de pensée, de clairvoyance, d'extériorisation de la motricité, de matérialisation, etc., etc., réunis tous à la fois en une synthèse spontanée dont le secret ressort nous échappe.

C'est peut-être le sentiment de cette énigme qui, dans ces dernières années, a amené un certain nombre de savants tels que William James, Sidgwick, Frédéric Myers, Hodgson et plusieurs autres membres de la Sociétés des recherches psychiques de Londres, à envisager l'interprétation spiritique avec des dispositions de moins en moins hostiles ou, pour mieux dire, d'un œil de plus en plus favorable. Il y a là une évolution très curieuse dont nous trouvons la preuve dans un livre récent du grand savant anglais Sir Oliver Lodge, *la Survivance humaine* (1).

On sait que la Société des recherches psychiques, après une longue enquête sur la télépathie et les différentes autres sortes de phénomènes parapsychiques, commencée dans un esprit strictement scientifique et sans aucune bienveillance particulière à l'égard de la doctrine spirite, a semblé s'acheminer par degrés vers des conclusions plutôt conformes à cette doctrine, comme on peut s'en rendre compte en lisant les écrits de ceux de ses membres que nous rappelions tout à l'heure, notamment l'important ouvrage de Frédéric Myers, *Human personality* (2).

Mais Frédéric Myers et ses autres collègues n'étaient pas, pourrait-on dire, des savants proprement dits, et leurs assertions n'avaient pas, ne pouvaient pas avoir aux yeux du public cette autorité qui s'attache de nos jours à la science et à ceux qui passent pour ses représentants; c'étaient des philosophes, des littérateurs, qu'on pouvait croire plutôt frottés que pénétrés du véritable esprit scientifique. Sir Oliver Lodge est un pur physicien qui a consacré toutes ses recherches à l'électricité et à la télégraphie sans fil, et ses travaux, dans ce domaine spécial, lui ont valu dans le monde savant une notoriété de bon aloi.

Or ce physicien n'hésite pas à déclarer sa conviction, « que l'homme survit à la mort », conviction fondée, selon lui, sur l'observation d'une longue série de faits naturels, et il considère que, « dans l'avenir, l'heure viendra où cette croyance sera scientifiquement établie » (3).

Quels sont donc ces faits naturels susceptibles de déterminer chez un savant tel qu'Oliver Lodge une conviction qui paraît si contraire aux tendances d'esprit de la grande majorité de ses confrères?

Tout d'abord les faits de transmission de pensée et de télépathie dont son livre contient de nombreux et significatifs exemples, tirés souvent de ses propres expériences.

(1) Ce livre vient d'être excellemment traduit par le Dr H. Bourbon. La traduction, précédée d'une préface de J. Maxwell, fait partie de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1912.

(2) Traduit en français par Jankelevitch sous le titre *La personnalité humaine*, 3e édit., Paris, Félix Alcan, 1910.

(3) *La survivance humaine*, préface de l'auteur.

« Pour moi (1), dit-il, aucun doute n'existe sur la réalité des phénomènes. La distance qui sépare l'Angleterre de l'Inde n'est pas un obstacle à la communication sympathique entre les intelligences, par des voies qui actuellement nous échappent. La touche d'un appareil télégraphique manipulée à Londres détermine, dans un appareil semblable, une réponse à Téhéran : de même, des événements tels que le péril ou la mort d'un enfant, d'un père, d'un époux peuvent être signalés sans le secours du fil ou de l'employé du télégraphe au cœur d'êtres humains adaptés à la réception de tels messages. »

Ce sont ensuite certains faits d'écriture automatique comme, par exemple, ceux que présentait à l'état de veille le médium Mme Newman (2). — « Le trait intéressant de ce cas, dit S. O. Lodge, était que les esprits qui soi-disant influençaient sa main, n'étaient pas tant ceux de gens morts que de gens vivants. L'avantage en était que l'on pouvait ensuite questionner ces personnes sur la part qu'elles avaient prise à l'affaire. Or il apparut, soit qu'elles n'en savaient rien, soit qu'elles en furent surprises, car bien que les communications correspondissent à quelque chose qu'elles avaient dans l'esprit, elles ne représentaient rien de leurs pensées conscientes, et n'exprimaient que fort approximativement ce qu'elles auraient pu se proposer de transmettre. » L'auteur en conclut que cette action — par laquelle une intelligence communique avec une autre — n'émane pas des régions conscientes de l'esprit, mais bien de celles du subconscient des rêves, et cela, soit qu'il s'agisse d'un vivant ou d'un mort. « Puisque, dit-il, le communiquant vivant n'est pas averti de ce qu'il est en train de dicter, il est de même inutile de supposer que le communicant décédé agisse consciemment. » Mais alors ne peut-on aussi bien supposer que l'impression reçue, au lieu de venir du prétendu mort, émane d'une tierce personne ou même qu'elle ait pour origine, — selon les propres expressions de Sir O. Lodge, — une intelligence centrale, quelque *Anima Mundi* à laquelle se rapporteraient toutes les intelligences que nous connaissons et par laquelle elles seraient influencées, « une sorte de réceptacle universel dans lequel toutes les pensées de toutes les intelligences, passées et présentes, seraient représentées et conservées ».

Sir Oliver Lodge confesse d'ailleurs très loyalement l'échec d'une expérience d'où il espérait voir sortir la preuve d'une possibilité de communication entre vivants et décédés. Il s'agit d'une enveloppe scellée que M. Myers lui avait envoyée en janvier 1891, dans l'espoir qu'après sa mort la communication du contenu pourrait en être donnée par le moyen d'un médium. Or diverses déclarations, faites par l'écriture automatique du médium bien connu, Mme Verral, et venant soi-disant de M. Myers, faisaient supposer

1) *Loco citato*, p. 69.

2) *Loco citato*, p. 92. Également cité dans *Phantasms of the Living*, t. I, p. 63.

qu'elles se rapportaient au contenu de l'enveloppe. Celle-ci fut ouverte en décembre 1904, et « on constata qu'il n'existait aucun rapport entre ce qu'elle contenait réellement et ce que l'écriture automatique avait prétendu figurer ». Même l'expérience eût-elle réussi, elle ne serait pas encore probante : car le succès pourrait aussi bien en être dû à la clairvoyance, comme ce fut vraisemblablement le cas pour le fait dont Kant a écrit la relation dans son livre « Songes d'un visionnaire » (1).

Il convient peut-être de s'arrêter un peu plus longtemps sur un fait bizarre et vraiment énigmatique rapporté et analysé dans le livre de « la Persistance humaine » sous le nom de *cas de Marmontel* (2).

Le 11 décembre 1911 le médium de Cambridge, Mme Verral, reçut une communication à peu près inintelligible où le nom de Marmontel se trouvait mêlé à des détails comme ceux-ci : « Il gèle et une bougie dans le demi-jour, il était en train de lire étendu sur un canapé ou sur un lit, mais il y avait seulement la lueur d'une bougie. Le livre était prêté, ne lui appartenait pas... » Puis venait la signature, où était suffisamment lisible le nom de Sidgwick. Mme Sidgwick, la veuve du membre bien connu de la Société des recherches psychiques, questionnée par lettre, répondit qu'elle n'y comprenait rien.

Le jour même où elle recevait cette réponse, Mme Verral se sentit obsédée par le désir d'écrire, et elle obtint un second message à peine plus intelligible que le premier, bien qu'il parût destiné à l'éclaircir, et qui disait en substance :

(1) « Mme Herteville (Marteville), veuve de l'ambassadeur de Hollande à Stockholm, fut quelque temps après la mort de son mari, sommée par un orfèvre nommé Croon, de payer un service d'argenterie que son mari avait acheté chez lui. La veuve était convaincue que son défunt époux était trop exact et ordonné pour n'avoir point payé cette dette, encore qu'elle ne pût arriver à en trouver le reçu. Dans son chagrin et aussi parce qu'il s'agissait d'une somme considérable, elle pria M. Swedenborg de venir la voir. Après s'être excusée de l'avoir dérangé, elle lui dit que si, comme tout le monde le disait, il possédait le don extraordinaire de converser avec les âmes des morts, peut-être voudrait-il avoir la bonté de demander à son mari ce qui en était à l'égard de ce service d'argenterie. Swedenborg ne fit pas de difficulté pour accéder à sa requête. Trois jours après, cette dame avait de la compagnie chez elle ; on prenait le café. Swedenborg lui fit visite et l'informa, avec son sang-froid habituel, qu'il avait conversé avec son époux. La dette avait été payée quelques mois avant son décès, et le reçu se trouvait dans un bureau, dans une chambre du haut. La dame répliqua que ce bureau avait été complètement fouillé et que le reçu n'avait pas été trouvé au milieu des papiers. Swedenborg lui dit alors que son mari lui avait donné les indications suivantes : en retirant le tiroir de gauche on découvrirait une planche qui, une fois enlevée, découvrirait un compartiment renfermant la correspondance hollandaise privée de l'ambassadeur, ainsi que le reçu. A l'annonce de cette information, toute la compagnie se leva et accompagna la dame dans la chambre du haut. On ouvrit le bureau, on fit ce qui avait été indiqué, on trouva le compartiment duquel personne auparavant n'avait eu notion, et, au grand étonnement de tous, on y découvrait les papiers, conformément aux indications de Swedenborg. » *La survivance humaine*, p. 98.

(2) *Loco cit.*, p. 124.

« C'est bien de Marmontel qu'il s'agit. C'était un livre français, des Mémoires, je pense. Passy peut aider. Souvenirs de Passy ou Fleury. Le nom de Marmontel n'était pas sur la couverture — le livre était relié et prêté — deux volumes reliés et imprimés à l'ancienne mode. Cela n'est dans aucun écrit. — C'est un essai fait pour que quelqu'un se souvienne, — un incident. »

« Environ deux mois plus tard, le 1er mars 1902, Mme Verral recevait la visite d'un de ses amis de Londres, M. Marsh, qu'elle retint à dîner. Celui-ci lui raconta, pendant le dîner même, qu'il venait de lire Marmontel. Elle lui demanda s'il avait lu les *Histoires morales*, le seul livre de cet auteur qu'elle connût ; il répondit que c'étaient les *Mémoires* qu'il avait lus. Interrogé sur les circonstances de cette lecture, il expliqua qu'ayant pris cet ouvrage à la Bibliothèque de Londres, il en avait emporté seulement le premier volume à Paris, où il l'avait lu, les soirs des 20 et 21 février 1902, à la lumière d'une bougie, la première fois couché dans son lit, la seconde fois étendu sur deux chaises. Il faisait froid, mais il ne gelait pas. L'exemplaire de la Bibliothèque de Londres était relié, comme la plupart de ses volumes, dans une reliure qui n'est pas moderne ; mais le nom de Marmontel était sur le dos du livre. L'édition comporte 3 volumes : à Paris, M. Marsh n'en avait qu'un, mais au moment de sa visite, il avait lu également le second volume. Quant aux mots de « Passy » ou « Fleury », M. Marsh, de retour à Londres, vérifia trois jours plus tard que dans la partie du volume qu'il avait lu à Paris le 29 février étendu sur deux chaises se trouvait décrite la découverte à Passy d'un panneau se rattachant à une histoire dans laquelle Fleury jouait un rôle. »

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce cas, c'est que le fait raconté au passé dans le message du médium du 11 décembre 1901 n'avait pas encore eu lieu à cette date, puisqu'il ne devait se produire que le 20 février 1902, c'est-à-dire deux mois plus tard. Sir O. Lodge n'est pas éloigné d'y voir, non un cas de prévision témoignant des remarquables facultés parapsychiques du médium, mais un cas de suggestion hypnotique exécutée automatiquement sous l'influence d'un défunt désireux de donner à ses collègues de la Société des recherches psychiques une preuve de la survivance ; et il nous propose, assez timidement, il est vrai, l'hypothèse que voici : « Une intelligence extérieure, disons « subliminale » provoque la mention faite par Mme V. : un homme non désigné lira Marmontel pendant une nuit froide, couché sur un sofa, à la lueur d'une bougie, etc. ; puis elle s'emploie à essayer d'obtenir ce résultat, que dans les deux ou trois mois suivants, quelqu'un exécutera la prédiction, quelqu'un qui soit suffisamment lié avec Mme V. pour que, suivant toute probabilité, elle puisse être informée de ces circonstances dans une conversation ultérieure (1). »

(1) *Loc. cit.*, p. 128.

Quelque difficulté qu'il puisse y avoir à admettre la possibilité d'une vision anticipée des événements futurs, telle que semble la supposer un fait comme celui que nous venons de raconter, possibilité énergiquement niée par certains philosophes contemporains (1), il y en a, semble-t-il, bien davantage encore à admettre la réalité d'interventions extra-naturelles telles que celles des prétendus esprits. D'ailleurs les cas de « vue à distance dans le temps » sont moins rares qu'on ne le pense. Myers, dans la « Personnalité humaine », en cite un très significatif (2) qu'on nous permettra de rapporter ici :

« Mme Mac Alpine était assise par une belle journée d'été sur les bords d'un lac aux environs de Castleblancy... lorsqu'elle se sentit tout d'un coup prise d'un frisson et d'une raideur dans les jambes, au point qu'elle ne put se lever de sa place et sentit ses regards comme fixés par une force intérieure sur la surface du lac. Elle vit ensuite apparaître un nuage noir, au milieu duquel se trouvait un homme de grande taille, qui tomba dans le lac et disparut. Quelques jours plus tard, elle apprit qu'un certain M. Espy, un homme de grande taille, et qui, d'après la description, portait un costume absolument identique à celui dans lequel le vit Mme Alpine, se noya dans ce lac, et cela quelques jours après que cette dame eut la vision du suicide. Il paraît que M. Espy avait depuis longtemps conçu l'idée de se suicider en se noyant dans le lac de Castleblancy. » (Rapport dela commission des hallucinations dans les *Proceedings* de la S. des R. P., p. 332. — Le récit a paru dans *Northern Standard* le 6 juillet 1889.)

Il n'est pas rare d'ailleurs de rencontrer dans les visions de certains psychomètres (3) des transpositions de temps, tout à fait comparables à celle du « cas de Marmontel ». En voici un, emprunté à l'ouvrage déjà cité de M. E. Duchatel (4).

« Le 31 juillet 1909, nous avons remis à Mme Li F., alors en état de somnambulisme, un objet ayant appartenu à une dame dont nous connaissions la présence à Londres. Voici un extrait des dires de la psychomètre :

« Cette personne est à la campagne dans les montagnes. Elle est en train de marcher, elle lit (superficiellement), mais le fond de son cœur n'est pas gai.

(1) Notamment par M. Bergson (d'après George Meunier. *Ce qu'ils pensent du merveilleux*, Paris, 1910.): « Notre liberté est un fait : j'estime que notre conscience nous en donne l'expérience directe et immédiate. Et ce fait est incompatible avec la prévision de la conduite humaine. Il l'est également avec la prévision des événements humains en général. »

(2) *Loco. cit.*, p. 237.

(3) L'usage paraît s'être établi de désigner par ce nom, tout à fait impropre d'ailleurs, les sujets ou médiums capables de voir à distance dans l'espace ou dans le temps, principalement lorsque leur faculté de clairvoyance s'exerce à l'occasion d'un objet matériel, qui paraît jouer dans la circonstance le rôle d'excitateur ou de fil conducteur.

(4) *La vue à distance dans le temps et dans l'espace. Enquête sur des cas de psychométrie.*

J'entends une dame qui voudrait lui dire : « Bichette » (elle l'appelle toujours ainsi) et lui demander pourquoi elle soupire de temps en temps. La dame qui l'appelle « Bichette » n'est pas très grande et assez forte, Française, bonne figure large, âgée de 40 ans environ. » Nous avons contrôlé, non sans peine, les renseignements ci-dessus. *Inexacts au moment de l'expérience*, 31 juillet 1909, *ils se sont trouvés exacts* dans les premiers jours de septembre soit *trente-cinq jours après*. La précision des descriptions, y compris l'appellation familière, ont permis l'identification de la scène ainsi décrite au présent, alors qu'elle concernait un futur assez proche.

Et l'auteur ajoute que Mme Li F. lui a déclaré ceci : « Bien que j'exerce depuis peu de temps, il m'est déjà arrivé que des personnes sont revenues me dire : Ce que vous aviez décrit n'était pas exact au moment même, mais s'est vérifié deux mois après. »

Aussi S. O. Lodge ne s'appuie-t-il guère sur tous les faits du genre des précédents que pour en conclure, par analogie, comme l'avait déjà fait F. Myers, de la *télépathie*, c'est-à-dire de l'action d'un esprit appartenant à un individu vivant sur un autre esprit, sans l'intermédiaire des organes, au *spiritisme*, c'est-à-dire à l'action identique, ou peu s'en faut, d'un esprit appartenant cette fois à un individu décédé. Par malheur, de tous les raisonnements, le moins démonstratif est le raisonnement par analogie qui, réduit à lui seul, ne peut jamais donner que des hypothèses.

Il nous est donc bien difficile de voir autre chose que l'expression d'une hypothèse dont la preuve reste encore à faire, dans ce passage où O. Lodge nous explique à quel mobile peut obéir, dans certains cas, un opérateur situé dans l'Au-delà pour faire usage du « mécanisme scripteur » d'une autre personne. « Ce peut être, dit-il (1), un intérêt scientifique qui survit en lui, datant de l'époque où il était un membre zélé et actif de la S. R. P ; de sorte qu'il désire par-dessus tout faire parvenir à ses amis, engagés dans les mêmes recherches, quelque assurance non seulement de la continuation de son existence individuelle, mais encore de la persistance de son pouvoir de communiquer de temps en temps avec eux et de produire des mouvements dans le monde physique, avec la bienveillante autorisation d'un organisme, ou d'une partie d'organisme, dont la possession temporaire lui a été consentie dans ce but. »

Cette preuve d'une collaboration des membres décédés de la Société des Recherches psychiques avec leurs collègues vivants pour résoudre l'obscur problème de la persistance de la personnalité humaine après la mort, peut-on dire qu'O. Lodge l'ait obtenue dans des conditions qui le satisfassent lui-même ?

(1) *La survivance humaine*, p. 140.

On ne la trouvera certainement pas dans les pages(1) où se trouve décrite et analysée la médiumnité de la célèbre Mme Piper, bien qu'il y ait là une contribution extraordinairement intéressante et importante à l'étude des phénomènes spiritoïdes, mais l'auteur hésite lui-même entre bien des hypothèses diverses.

« Sans doute, dit-il (2), Mme Piper, en état de trance, trouve accès à certaines sources inusitées d'information; elle a connaissance, dans cet état, de faits qui se sont produits il y a longtemps ou à distance ; mais la question est de savoir *comment* elle acquiert cette connaissance. Est-ce en remontant le cours du temps et en assistant à ces événements à mesure qu'ils se produisent? Est-ce par le moyen d'informations reçues des acteurs encore existants, qui eux-mêmes ne s'en souviennent et ne les retracent qu'obscurément? Est-ce par l'influence d'intelligences contemporaines, absorbées par d'autres préoccupations et tenant en réserve, dans leur cerveau, des masses d'informations oubliées qu'ils offrent, sans s'en apercevoir, à la perception de la personne entrancée ? Est-ce enfin en se plongeant, tant que dure la trance, dans une Intelligence Universelle unique, dont toutes les consciences ordinaires, passées et présentes, ne sont que des parties? Les opinions peuvent différer sur le point de savoir ce qui est la supposition la moins extravagante. — Il est possible qu'on invente une hypothèse plus simple que l'une quelconque de celles-ci ; mais, actuellement, mon sentiment est qu'aucune explication ne convient à tous les faits. Nous sommes, semble-t-il, au début de ce qui est en réalité une nouvelle branche de la science. Prétendre forger des explications, sauf pour essayer de relier les faits entre eux et d'ouvrir un nouveau champ aux expériences, c'est chose aussi prématurée que l'eût été pour Galvani d'expliquer la nature de l'électricité, ou pour Copernic les lois des comètes et des météores. »

C'est surtout dans les derniers chapitres de son livre (3) que S. O. Lodge parle des communications supposées de ses anciens collègues obtenues avec l'aide de différents médiums (Mmes Thomson, Piper et Grove); mais ces communications, le plus souvent très confuses, se rapportent presque toujours à des détails d'un caractère si accidentel ou si intime qu'elles peuvent bien faire naître la conviction dans l'esprit de ceux qui y assistent personnellement et qui, ayant connu les « communicateurs » de leur vivant, les reconnaissent ou croient les reconnaître à ces détails mêmes, mais qu'elles restent à peu près incompréhensibles et en tout cas nullement convaincantes pour ceux qui en lisent simplement le compte rendu.

(1) *Loco cit.*, ch. XIV, XV, XVI et XVII.
(2) *Loco cit.*, p. 41.
(3) Ch. XX, XXI, XXII et XXIII.

C'est bien là d'ailleurs ce que l'auteur de la *Survivance humaine* nous laisse entendre lorsqu'il écrit (1) :

« C'est une erreur de croire qu'il y ait quoi que ce soit de sensationnel ou de particulièrement émouvant dans ces communications. La conversation ressemble à celles que l'on a par téléphone, elle est sujette aux mêmes interruptions désagréables, et aux mêmes éclairs de surprenante clarté, tels qu'une heureuse expression, une intonation, un détail inattendu qui révèle sans erreur possible une identité — réelle ou fabriquée, — par exemple un surnom approprié, un souvenir banal. En pareil cas, les parents du communicateur, s'ils sont présents, peuvent être vraiment émus. » Oui, sans doute, mais on comprend aussi que les autres puissent rester froids.

Nous n'insisterons pas sur l'ingénieuse théorie des « correspondances croisées », dont le caractère consiste en ce qu'un seul communicateur ou *contrôle* est censé se manifester par plusieurs médiums différents : ceux-ci écrivent automatiquement d'une manière indépendante les uns des autres, ils sont fort éloignés les uns des autres, quelquefois ils ne se connaissent pas ; ils peuvent même ne pas savoir quelle est la nature de la correspondance poursuivie. Dans beaucoup de cas les messages obtenus isolément sont inintelligibles et ne montrent un sens que plus tard, quand ils sont combinés par une tierce personne. Ainsi le contenu du message n'existe dans aucune intelligence vivante, tant que les correspondances ne sont pas découvertes à l'aide d'une critique laborieuse, un ou deux ans après ; alors, les différentes parties de la communication étant réunies, l'ensemble et l'intention en apparaissent. C'est, on le voit, l'équivalent de la tessère et de la scytale antiques.

Le but de ces efforts, selon Sir O. Lodge, est de prouver clairement que ces phénomènes sont l'œuvre de quelque intelligence bien définie, distincte de celle de l'un quelconque des médiums, tant en excluant la possibilité d'une communication télépathique mutuelle entre ceux-ci qu'en établissant, dans la mesure du possible, par la substance et la qualité des messages, qu'ils sont bien caractéristiques de la personnalité particulière de qui semble émaner la communication et de nulle autre. Mais ce but a-t-il été atteint ? « La question, dit l'auteur, ne pourra être résolue d'une façon concluante et définitive qu'avec du temps et du travail. »

Malgré toutes ces prudentes réserves, Sir Oliver Lodge reste personnellement convaincu qu' « actuellement la meilleure hypothèse provisoire est d'admettre comme possible l'existence de moments de communication lucide avec des personnes décédées » ; il considère pour sa part comme entièrement fondé, bien qu'il soit formulé comme une hypothèse, le jugement qu'il énonce ainsi : « La coopération intelligente entre des esprits autres que ceux des êtres humains, incarnés dans un corps, et nous-mêmes, est deve-

(1) *Loco cit.*, p. 236.

nue possible » ; et il exprime sa croyance par cette comparaison saisissante :

« La barrière qui existe entre les deux états, — le connu et l'inconnu — est encore épaisse, mais elle s'amincit en quelques points. Comme des mineurs en train de percer un tunnel à ses deux extrémités, nous commençons, au milieu des mugissements des eaux et de mille autres bruits, à entendre, de temps en temps, les coups de pic de nos camarades qui travaillent de l'autre côté. »

Les recherches ultérieures de la science confirmeront-elles ces espérances, et l'interprétation spiritique de tant de phénomènes étranges, et à peine croyables pour tous ceux qui ne les ont pas directement observés, est-elle destinée à refouler progressivement et à supplanter finalement l'interprétation cryptopsychique, contrairement à l'opinion qui a jusqu'ici prévalu chez la majorité des savants adonnés à cette étude ?

C'est un secret que l'avenir seul révélera.

E. BOIRAC.

AUX PROFANATEURS DE TOMBEAUX

Les reliques des morts reposent dans les châsses
Que les pieux vivants mettent sous les cyprès ;
Et pour vivifier ces ombrages discrets
La verdure et les fleurs viennent unir leurs grâces ;
Les oiseaux du printemps, y mêlant leurs concerts,
Donnent un peu de joie aux souvenirs funèbres ;
Et le jour triomphant entre dans ces ténèbres
Pour ranimer ces champs presque toujours déserts.

Des bandits, chuchotant derrière la muraille,
Trament tout bas le plus infâme des complots ;
Ils franchissent soudain le funéraire enclos ;
Les tombeaux sont fauchés comme par la mitraille.
Arrachant sans pitié stèles, couronnes, croix,
Ils ouvrent les caveaux et les pierres tombales ;
Profanant les cercueils de leurs mains de Vandales,
Ils détroussent les morts comme dans les grands bois.
Et les exploits de ces sinistres Lacenaire
Osent se dérouler à la face des cieux.
Tranquillement ils font leurs crimes odieux
Sans peur d'être écrasés par le feu du tonnerre.

Ils ont fui les brigands, tout fiers d'impunité,
Dans la complicité du silence nocturne ;
Les tombes ont repris leur calme taciturne,
Les âmes ont laissé passer l'iniquité.
Nul ange n'est venu garder le cimetière ;
Nul glaive n'a flambé dans le lugubre Eden ;
Les tombeaux sont béants dans le sombre jardin ;
Et maint corps dépouillé gît là, hors de sa bière.
Les emblèmes des morts sont épars et défaits :
Et vous vivez, profanateurs de leur poussière.
Mais votre tour viendra ; la Karma justicière
Vous fera payer cher vos macabres forfaits.

Paris, janvier 1913.

JULIEN LARROCHE.

L'Aviateur

Ivre de lumière et d'espace,
Fendant l'air sur son appareil,
L'homme volant dans le ciel passe
Plein d'un courage sans pareil.

Seul, dans l'immensité profonde,
Il se promène sans effroi,
Et, se voyant si loin du monde,
Du firmament il se dit roi !

Mais éphémère est sa conquête !
L'oiseau ne peut finir son vol :
Soudain, dans sa course il s'arrête,
Et vient se briser sur le sol...

Fuyant la terre désolée
Pour gagner les étoiles d'or,
Dans une superbe envolée,
Notre âme ainsi prend son essor :

La gloire fait place à la honte,
La lumière à l'obscurité,
Et, voyant son but, elle monte
Vers le bonheur tant souhaité.

Mais, dans l'infini parvenue,
Adieu le rêve caressé !
Elle retombe de la nue
Ainsi qu'un pauvre oiseau blessé !

EDOUARD SCHEFFER.

TERRE ET CIEL

Par JEAN REYNAUD

Extraits choisis (*suite*).

I

La Terre

LE PHILOSOPHE

Avant de nous occuper des autres mondes, n'est-il pas à propos de nous appliquer à voir aussi exactement que possible quel est celui où nous sommes ? Il me semble que la connaissance de la terre n'est guère moins essentielle pour la détermination du système général de l'univers que la connaissance même de l'homme. Si l'homme est l'ébauche de l'ange, la terre est au même degré l'ébauche du ciel.

Mais, pour bien juger de la terre, n'est-il pas nécessaire d'en sortir, à peu près comme on s'écarte d'un tableau dont on désire étudier l'ensemble ? Eloignons-nous donc en pensée de notre planète autant qu'il le faut pour qu'elle prenne place à nos yeux sur le fond du firmament. Voyons-la, au milieu de la foule confuse des étoiles, comme un point lumineux que nous avons même de la peine à distinguer. Nous l'avons ainsi dans sa position naturelle ; et, si vous le voulez, nous pourrons supposer, pour nous mieux accorder avec ce point de vue, que nous écoutons à son sujet quelque astronome de l'un des mondes qui nous entourent. Voici, à ce qu'il est raisonnablement permis d'imaginer d'après les sciences modernes qui ont si profondément changé

toutes les idées d'autrefois, comment cet astronome, en le plaçant sur Jupiter, exposerait à ses concitoyens notre histoire.

« La Terre, dirait-il, est le troisième des quatre petits astres qui se voient dans les environs immédiats du soleil. Ces astres sont de la catégorie des astres obscurs et la lumière dont ils jouissent leur vient presque en totalité de l'astre central. Le spectacle qu'ils nous donnent est à peu près le même que doivent donner Vénus et Mercure à la terre elle-même. Ils nous apparaissent sous la forme de points brillants qui, par l'effet de leurs révolutions annuelles, semblent animés d'un mouvement perpétuel de va-et-vient autour du soleil. Tantôt ils se dispersent, tantôt ils se rapprochent, tantôt ils sont d'un même côté du soleil, et tantôt, au contraire, le soleil les sépare. Toujours plus ou moins noyés dans les irradiations de l'astre central, se jouant autour de lui dans des combinaisons sans fin, à certaines époques précédant son lever, à d'autres suivant son coucher, tantôt étoiles du matin et tantôt étoiles du soir, ce petit groupe, tant par la promptitude que par la diversité de ses évolutions, forme un des phénomènes les plus curieux de la voûte céleste.

« Le groupe est si bien déterminé que l'on est naturellement porté à l'étudier en bloc. La zone dans laquelle elles sont comprises forme un élément parfaitement défini de notre système général. Des quatre zones concentriques entre lesquelles se divise l'ensemble de ce système, celle-ci est la seconde. La première, placée immédiatement autour du soleil, et d'une largeur égale à quarante diamètres de cet astre, ne contient que des astéroïdes ; la seconde, consacrée à nos quatre petites planètes, est d'une largeur de cent vingt diamètres, c'est-à-dire exactement le triple de la précédente ; la troisième ne contient, comme la première, que des astéroïdes, et sa largeur de trois cent soixante diamètres est encore le triple de celle de la zone à laquelle elle succède. Vient ensuite la zone majeure, la nôtre, composée également de quatre globes, mais qui, à la suite de ce groupe d'avant-coureurs, se présente comme le quartier véritablement essentiel du monde solaire. C'est ici que règnent, tant à l'égard des astres qu'à l'égard des distances qui les séparent, les proportions de haute valeur.

« Pour achever de préciser la position de la terre dans le ciel, il ne reste qu'à la considérer dans l'intérieur du groupe dont elle dépend. Ce groupe est d'une ordonnance fort simple ; l'orbite de la terre en occupe le milieu, et celle de Vénus est à son tour au milieu de l'intervalle qui existe entre la Terre et Mercure. Cette ordonnance est tellement systématique qu'il est impossible de supposer qu'elle soit fortuite ; mais, de même que pour la symétrie des zones, nous ne pouvons que constater le fait, sans être en état de comprendre de quelle manière il se déduit des principes, trop élevés pour nous, de l'architecture céleste.

« La petitesse de ces astres singuliers n'est pas moins propre à les caractériser que leur position. En somme, à eux quatre, ils ne font guère que la sept cent millième partie du soleil. La Terre qui, par rang de taille, tient parmi eux la première place, n'est pas la quatorze centième partie de notre globe, et la moindre des planètes de notre zone est cent fois plus volumineuse que ce globe chétif; aussi peut-on dire, que pour se faire une juste idée de ces quatre planètes, il vaut mieux les mettre en parallèle avec les satellites qui sont attachés à notre service qu'avec les sphères majestueuses que nous habitons.

« Le temps leur est divisé dans des proportions aussi restreintes que l'étendue. La Terre compte un siècle quand nous ne comptons encore que huit ans, et ses années sont seulement de trois cent soixante-cinq jours, tandis que les nôtres en contiennent plus de dix mille et celles du globe qui vient après nous plus de vingt-cinq mille. On peut juger par là combien sa chronologie est peu chargée, la durée y étant partagée en siècles si courts et en années si rapidement écoulées. La différence dont il s'agit provient à la fois de ce que ce petit globe tourne sur lui-même beaucoup plus lentement et autour du soleil beaucoup plus vite que le nôtre. La lenteur de la rotation est une loi commune à tous les astres de ce groupe. Sur tous, quelles que soient d'ailleurs les diversités de leurs calendriers, la durée du jour est la même, à quelques centièmes près. C'est un rapport considérable et qui doit causer une certaine uniformité dans leur économie, car la vitesse de rotation régit partout, indépendamment de la mesure du jour et de la nuit, les phénomènes les plus importants qui ont lieu dans les atmosphères.

« Il faut ajouter à ces analogies que ces astres semblent composés tous quatre de la même matière. Sauf une légère anomalie que présente celui qui est le plus rapproché du soleil, ils ont en effet la même densité. Selon toute apparence, cette similitude doit se rapporter à une certaine communauté d'origine. Les matériaux qui ont été mis en jeu pour la formation des astres de notre zone sont évidemment d'une nature différente, car leur densité est tout autre. Celle de notre globe n'est que le quart de celle de la terre, et celle du globe qui nous suit n'en est que le dixième. Ainsi, la grandeur des dimensions de nos planètes est en quelque sorte compensée par la légèreté de leur substance ; et, sur tous les points, jusque dans l'intimité de leur composition, la distinction des deux ordres planétaires se poursuit.

« Ce n'est cependant ni dans la densité de leur masse, ni dans la petitesse de leur volume, ni dans la longueur de leurs jours, ni dans la brièveté de leurs années que consiste le trait le plus singulier de l'histoire de ces quatre planètes ; il consiste dans la quantité de chaleur, de lumière et probablement d'électricité, qui leur est départie. Placées dans une zone si voisine du soleil, comment ne seraient-elles pas comme noyées dans les effluves de

cet astre puissant ? La valeur de ses irradiations à la surface de la terre est vingt-sept fois plus forte qu'à celle du globe qui marche derrière nous. Indépendamment des hautes températures qui doivent sans doute s'y faire sentir, la lumière doit donc y régner avec un éclat éblouissant. Tandis que pour la dernière planète de notre groupe, le soleil n'a plus que l'apparence d'une étoile, vu de la terre et des autres mondes analogues, il étale dans le ciel un disque d'une densité considérable.

« L'effet d'une telle masse de feu suspendue dans les hauteurs de l'atmosphère doit être pour ces astres un spectacle sublime ; mais y a-t-il des organes qui le puissent soutenir ? Comment imaginer des êtres capables de vivre sous un tel régime ? Faut-il supposer que leur complexion, proportionnée à de telles splendeurs, est plus éthérée que la nôtre, ou, au contraire, que pour être en état de résister à des actions si violentes, ils sont constitués moins délicatement que nous ? Peut-être, s'il existe sur ces petites planètes des populations douées de raison, se font-elles à notre sujet les mêmes questions que nous nous adressons nous-mêmes sur leur compte, et s'étonnent-elles qu'il soit possible de vivre si loin du soleil quand nous nous étonnons que l'on en puisse vivre si près. Mais ne suffit-il pas d'un peu de réflexion pour s'apercevoir que ces différences, si frappantes qu'elles soient, n'ont pas au fond plus de valeur que de simples différences géographiques, et que loin de faire obstacle à l'activité de la nature, elles ne font en réalité que donner plus de champ à la manifestation de ses inépuisables ressources ? En voyant les lois de la vie se modifier sur une même planète de manière à s'y adapter aux conditions distinctes d'existence qui s'y observent d'un point à l'autre, et qui, souvent peut-être, ne sont guère moins dissemblables que celles qui doivent régner d'une planète à une autre, n'est-on pas conduit par l'induction la plus légitime, à concevoir que ces mêmes lois doivent avoir assez d'élasticité pour se prêter sans embarras à toutes les variations que le système astronomique peut offrir ? En contemplant toutes ces sphères rangées, suivant une ordonnance si régulière, autour du foyer central du mouvement et de la lumière, ne sent-on point, par une sorte d'élan instinctif, qu'elles ne peuvent manquer d'être unies toutes ensemble, non seulement par les analogies générales de leur situation et de leur structure, mais par celles de leur emploi, et que si la vie siège sur l'une d'elles, elle siège nécessairement aussi sur toutes les autres ? Et plus encore, le grand principe du peuplement général des astres ne s'impose-t-il pas à notre esprit comme la suite immédiate de cette vérité toute lumineuse, que Dieu tire toujours le plus grand parti de ses œuvres et que, par conséquent, il n'a pas créé des mondes habitables pour s'abstenir ensuite de leur donner des habitants ?

« A l'inverse des différences, ce sont les ressemblances qui deviennent le sujet de l'étonnement quand on met la terre en parallèle avec les astres de

sa catégorie, surtout avec celui qui la précède et dont l'orbite n'est séparé du sien que par un si faible intervalle. L'analogie qui unit ces deux globes est tellement étroite qu'il ne se voit rien de comparable dans tout le reste de notre système dont elle forme une des singularités. Tandis que les deux planètes qui occupent les deux extrémités du groupe sont sensiblement plus petites que la terre, Vénus est tout à fait de la même dimension. C'est une seconde Terre. La densité étant pareille, la pesanteur y possède la même valeur, si bien que les corps en passant de la surface de la terre à la sienne, n'éprouveraient aucun changement de poids. A la vérité, il doit y faire plus chaud, car le calcul nous montre que les rayons solaires y arrivent avec une intensité deux fois plus forte, et en outre, il est possible que, par cette raison même, la masse de la planète se soit moins refroidie depuis les temps primitifs que celle de la Terre. Mais, dans tous les cas, la différence ne doit guère dépasser les inégalités du même genre qui se rencontrent sur une même planète dans le passage des régions tropicales aux régions polaires ou tempérées ; et comme d'ailleurs l'atmosphère de Vénus est beaucoup plus chargée de nuages que celle de la Terre, ces nuages, en forçant une plus grande quantité de rayons à se réfléchir au dehors, tendent naturellement à diminuer la température ; de telle sorte qu'à condition de prendre place dans des latitudes plus élevées ou sur la pente des montagnes, on doit trouver à volonté à la surface de Vénus des climats à peu près pareils à ceux de la planète d'à côté.

« Ces deux globes, dont les éléments respectifs offrent tant de similitude, sont l'un et l'autre soumis à une variation régulière de température qui partage leurs années en quatre périodes distinctes, en d'autres termes, en quatre saisons bien caractérisées. Ces saisons, à peine sensibles chez nous, à cause de la faible inclinaison de l'axe de notre monde sous le plan de son orbite, sont très prononcées sur la Terre, dont l'inclinaison est de 23 degrés. Elles le sont bien davantage encore sur Vénus, et la rapidité de leur cours y est, en outre, deux fois plus précipitée que sur la Terre; mais à part cette distinction dans les saisons, l'analogie revient envelopper dans les mêmes principes généraux, la physiologie de ces deux astres. La variation normale des températures y est également sujette à des perturbations accidentelles causées par l'action des vents et des nuages: nous voyons continuellement, sur l'un des disques comme sur l'autre, l'enveloppe aérienne, agitée par les mêmes phénomènes, devenir opaque ou diaphane, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, et déterminer par conséquent dans la suite des saisons, des fluctuations si capricieuses, qu'il n'a point semblé possible jusqu'ici de leur assigner aucune règle....

« Bien que l'économie générale des deux géographies soit la même, il faut cependant reconnaître que l'une, reposant sur des traits plus diversifiés

que l'autre, correspond peut-être à un ordre d'existence plus développé déjà plus voisin de l'état définitif.

« Aussi, en ne tenant compte que de cette circonstance, pourrait-on dire que la géographie terrestre se rapproche de celle qui s'observe sur la dernière planète du groupe plus encore que de la précédente. Le disque de Mars est en effet partagé également en régions d'une ordonnance tourmentée dont les unes s'allongent vers les pôles tandis que les autres, comme sur l'hémisphère boréal de la terre, s'étendent de préférence transversalement, et, par leur disposition générale, elles représentent à peu près ce que deviendrait le disque terrestre si les mers arrivaient à y découper plus profondément les continents. Il y a même une autre circonstance très curieuse qui manque à Vénus et par laquelle le régime de la terre paraît offrir une analogie de plus avec celui de Mars. Ce sont les taches brillantes que nous voyons se développer alternativement jusqu'à une certaine distance autour de chacun de ses pôles, quand la saison froide y établit son empire, pour se dissiper ensuite peu à peu à mesure que la chaleur y fait retour... Enfin, il faut ajouter, pour compléter la liste des différences, que les montagnes, les plateaux, en un mot tous les reliefs, sont sensiblement plus prononcés sur Vénus que sur la terre, par où sa géographie reprend en partie la complexité qui lui manque lorsqu'on ne tient compte que de ses littoraux.

« Au demeurant, les dissemblances ne portent que sur des points secondaires et n'ont pas plus de valeur que celles dont on est frappé quand on se transporte en imagination d'une contrée à l'autre sur un même astre ; et tellement que s'il y avait communication entre les deux planètes, leurs habitants les pourraient prendre pour les deux moitiés d'un même monde. Même histoire, même figure, mêmes conditions d'existence, tous les traits essentiels paraissent les mêmes, et il semble qu'elles soient dans le ciel comme deux sœurs. Sans rien préjuger sur leur habitabilité, dans l'éloignement qui nous met hors d'état de rien distinguer qui puisse nous éclairer formellement à ce sujet, nous pouvons donc du moins poser sur ce chapitre, en vertu de l'analogie, une conclusion incontestable : c'est que, semblables par leur conformation, ces deux mondes le sont nécessairement aussi par leur rôle dans l'univers. Si Vénus est sans population, la Terre doit être sans population également ; et réciproquement, si la Terre est peuplée, Vénus l'est aussi.

« Étant si peu avancés dans la connaissance de la constitution actuelle de la Terre, il n'est pas étonnant que nous le soyons encore moins dans celle de notre histoire astronomique. Il nous est simplement permis de regarder comme vraisemblable que les quatre petites planètes se soient formées, à peu près à la même époque, dans un même tourbillon de matière cosmique, qui, moins diffuse que celle qui s'étendait sur nos vastes régions, se serait condensée par noyaux plus rapprochés les uns des autres et moins volumineux

par conséquent. Pendant longtemps, par suite de l'effervescence et de la conflagration de leurs masses, les surfaces de ces astres ont été en proie aux phénomènes les plus énergiques et les plus variés. Ardentes, mouvantes, lumineuses, enveloppées par des atmosphères incomparablement plus distendues et plus troublées qu'aujourd'hui, elles sont successivement arrivées à un état moyen de refroidissement et de tranquillité. Pour ne parler que de la Terre, le calcul nous montre que ses régions superficielles doivent avoir atteint dès à présent, quant à la température, leur condition d'équilibre, la quantité de chaleur qu'elles perdent annuellement par l'effet du refroidissement général de l'astre étant exactement compensée par celle qui leur est envoyée par le soleil ; et ainsi, tandis que, dans les temps antérieurs, leur constitution climatérique allait continuellement en se modérant, aujourd'hui elle demeure sensiblement constante à cet égard d'un siècle à l'autre. C'est un fait considérable et qui doit sans doute correspondre, dans les annales de cette planète, à une ère spéciale, car les conditions de la chaleur ne pouvant y éprouver désormais que de faibles variations, il est à croire que les races quelles qu'elles soient, qui y sont établies, au lieu d'avoir à modifier leur organisation d'une génération à l'autre, comme dans le commencement, s'y conservent jusqu'à nouvel ordre, sans changement.

(*A suivre.*)

Causeries Philosophiques

Diverses manifestations de l'Intelligence.

Dans une précédente causerie nous avons essayé de définir les caractères particuliers de l'Intelligence, observée non pas dans son essence même, insaisissable par nos moyens d'investigation, mais dans ses œuvres. C'est chez l'homme qu'elle se manifeste de la manière la plus indiscutable et la plus facile à comprendre. Nous n'avons pas de peine à reconnaître qu'elle poursuit un but par des moyens appropriés pour l'atteindre, à l'encontre des forces aveugles qui ne poursuivent pas de but et ne produisent que des effets fatals, toujours les mêmes lorsque les conditions sont identiques.

Nous avons établi une distinction entre l'Intelligence présente et agissante, qu'on remarque facilement chez les conducteurs de voitures, de trains, de machines, etc., et pour mieux dire, chez l'homme en général dans ses occupations journalières, d'avec son intervention à une époque plus ou moins éloignée attestée par le caractère de ses productions. Ce caractère rend celles-ci reconnaissables ; il est la base de *la préhistoire* et il fournit bien des indications pour l'éclaircissement de certains faits historiques.

Mais l'Intelligence ainsi observée est *intérieure* au sujet qui la manifeste et que nous connaissons. C'est celle de l'homme, à laquelle on peut associer celle des animaux car elle est de même nature, intérieure également. Existe-t-il une Intelligence qui leur soit *extérieure*, qui ne soit ni celle de l'homme, ni celle des animaux, dans leur état vivant et normal ? Telle est la question que nous voudrions aborder pour le moment.

L'intelligence, organisatrice du monde vivant.

Le corps de l'homme est un organisme très compliqué dont l'ensemble et chacune des parties sont appropriés à un but : la vie et la reproduction de l'individu avec l'exercice de ses facultés. Ce but et cette organisation ne sauraient être un effet pur et simple de forces aveugles. Ils révèlent au plus haut degré une intervention intelligente possédant des connaissances et des moyens d'action bien supérieurs à ceux des humains.

Nous ne nous étendrons pas sur les merveilles de notre organisme, d'autant plus étonnantes qu'il est mieux étudié et mieux compris. Le foie extrait des poisons du sang et il en fabrique un liquide antiseptique et digestif ; le rein extrait d'autres substances nuisibles sans laisser passer celles utiles ; le poumon est un filtre gazeux qui donne au sang l'oxygène dont il a besoin et lui retire l'acide carbonique et d'autres déchets ; le cœur est une pompe aspirante et foulante automatique qui fonctionne pendant toute la durée de l'existence ; et tant d'autres organes qu'il serait trop long d'énumérer. Aucun savoir humain ne saurait les construire ou les imiter. Leur constitution est d'une finesse et d'une perfection extraordinaires. Et tous apportent leur concours coordonné à la même unité.

N'est-on pas fondé à dire que cette organisation savante révèle l'intervention d'une intelligence au moins avec autant d'évidence que peuvent le faire un monument, des armes, des monnaies, des ustensiles, des poteries, une machine, en un mot une œuvre quelconque de l'homme ? Si on ne peut pas attribuer celles-ci à l'action seule d'une force aveugle et inconsciente, on ne peut pas davantage lui attribuer celle-là, c'est-à-dire la machine humaine. Dans un cas comme dans l'autre le cachet intelligent est manifeste et il s'impose encore avec bien plus de force dans l'organisme vivant que dans le travail humain.

Et cette machine que nous ne saurions imiter n'est pas l'œuvre de l'intelligence qui l'habite car celle-ci ne la comprend même pas ; elle n'en est que l'usagère et non le fabricant. Non seulement les hommes en général ne comprennent pas l'organisation et le fonctionnement de leur propre corps, mais il n'est pas compris même par ceux qui en font le sujet spécial de leurs études. A plus forte raison sont-ils incapables d'en fabriquer un semblable

avec l'aide de leur science. Le fabricateur est donc forcément en dehors de l'homme.

Le fabricant sait quelle est la composition des objets de sa fabrication. Le mécanicien qui construit une machine en connaît tous les organes ; il peut remplacer les parties usées ou dégradées. L'architecte sait réparer et refaire les parties d'un monument qui en ont besoin. Les représentants de l'art médical ne sauraient leur être comparés ; ils sont les conseillers de l'usager pour qu'il tire le meilleur parti de son corps et le fasse durer le plus longtemps possible ; ils ne sont pas des constructeurs. A plus forte raison l'homme en général est-il étranger à la construction de son propre corps.

Il ne faut pas perdre de vue que l'art médical, qui s'appuie d'ailleurs sur une science toute empirique, ne vise pas à une réparation de l'organisme, mais bien à mettre celui-ci dans les meilleures conditions pour qu'il se répare naturellement, à écarter tout ce qui peut nuire à cette réparation automatique.

Aux raisons que nous venons de donner et qui établissent que l'Intelligence observée dans l'homme est étrangère à l'organisation de son corps, il s'en ajoute d'autres. Ainsi le sommeil est essentiellement réparateur de l'organisme, et, à ce moment, l'intelligence de l'homme est comme anéantie. Dans son état normal, l'homme n'est pas apte à cette remise en bon fonctionnement. Il y est plutôt opposé. Il use sa machine sans pouvoir la réparer.

Si le corps humain n'est pas l'œuvre de l'Intelligence qui l'habite, il est forcément l'œuvre d'une Intelligence en dehors, puisqu'il atteste son intervention. Il témoigne donc de l'existence d'une Intelligence *extérieure* au monde vivant, ce que nous voulons précisément faire ressortir.

Quand bien même le plan et l'organisation du corps humain ainsi que sa réparation pendant le sommeil seraient faits par l'Intelligence qui doit l'habiter, ce n'en serait pas moins une Intelligence extérieure à l'homme normal puisque celui-ci n'y peut rien et n'y connaît rien et que tout ce qui concerne l'organisation vitale est fait en dehors de lui. Il en résulterait seulement que l'Intelligence qui est dans l'homme lui préexiste, qu'elle travaille en dehors du corps et qu'elle lui survit, que le corps lui empêche de manifester certaines de ses facultés, notamment celles relatives à l'organisation de la vie.

C'est exactement ce qu'affirme le Spiritisme. Pour contredire son affirmation, il faudrait établir qu'il y a diverses natures d'Intelligence, ce qui ne paraît pas être, ou bien qu'il y en a de spécialisées, ce qui est possible. Ces questions pourront être examinées plus tard. Pour le moment nous n'avons pas à rechercher quelle est la part que l'intelligence humaine a prise à l'or-

ganisation de son propre corps puisque sa coopération ne peut avoir eu lieu qu'en dehors de l'existence que nous lui connaissons.

D'une façon comme de l'autre, du moment qu'il est reconnu que notre corps est une œuvre intelligente dépassant nos connaissances et nos moyens il en résulte qu'il y a de l'intelligence ailleurs que dans l'homme et dans les êtres animés.

***

Ce que nous venons de dire de l'organisme humain est également vrai de celui des animaux. Il s'y révèle un but atteint par des moyens appropriés, quoique divers, et il contraste tout aussi nettement avec les effets des forces aveugles. Il n'est pas l'œuvre de l'intelligence animale, encore bien plus bornée sur ce point que celle de l'homme. Il révèle par conséquent aussi de son côté l'existence d'une Intelligence autre que celle du monde vivant.

***

Un but atteint par des moyens appropriés et bien différents des effets des forces aveugles se remarque de la même façon chez tous les sujets du règne végétal, faisant ressortir parfaitement l'intervention d'une Intelligence qui est forcément étrangère à ce règne puisqu'il ne s'y en manifeste aucune de présente et en action. Il est inutile de faire remarquer que le règne animal n'a pas créé non plus le règne végétal. Par conséquent les végétaux ne peuvent avoir été organisés que par une Intelligence que nous ne voyons pas, à l'œuvre, mais dont ils prouvent cependant l'existence.

***

L'ensemble du monde vivant, l'homme, les animaux et les végétaux, dans leur organisation vitale, nous démontrent donc, comme nous venons de le voir, que l'Intelligence existe et se manifeste dans la nature en dehors des sujets chez lesquels nous la voyons en action. Cela ne résulte pas de l'enthousiasme, de l'admiration ou de tout autre sentiment intérieur que peuvent provoquer les merveilles de ce monde, mais bien du contraste entre les productions de l'Intelligence et les effets des forces aveugles, et l'impossibilité d'attribuer l'organisation vitale à l'intelligence remarquée dans les divers sujets. Une observation de cette nature, reposant sur des faits extérieurs, est communicable ; elle peut être faite par quiconque s'y intéresse et veut s'en donner la peine. Elle peut aider à connaître plus exactement et à pénétrer plus profondément cette Intelligence extérieure dont certains doutent encore. Elle peut servir de base à une science positive tout aussi

bien que les faits sur lesquels repose la préhistoire. Tandis qu'un sentiment intérieur n'est partagé que par ceux qui ont des dispositions spéciales et il ne présente rien de scientifique, c'est-à-dire d'observable par tous.

Si on appelle Dieu cette Intelligence extérieure dont nous venons de constater l'existence par des moyens positifs, il est exact de dire que *Dieu* a créé l'homme, les animaux et les végétaux, non pas en les tirant du néant, mais en les organisant avec des substances prises dans l'Univers, tout comme l'homme crée une œuvre quelconque, non pas en la tirant du néant, mais en l'organisant au moyen de matériaux extraits du sein de la terre, travaillés et appropriés au but poursuivi. Il en résulte que les religions, les poètes qui nous affirment l'existence d'un Dieu créateur, ne puisent pas cette affirmation dans un effet de l'imagination, mais bien dans une observation sensée de la Nature. Ils ont seulement le tort de n'être pas assez explicites, ou bien nous avons celui de ne pas savoir les comprendre ; mais ils n'en exposent pas moins une grande vérité.

Il est plutôt consolant de voir que les grandes vérités de la Religion ont une base positive, qu'elles ne font appel à la foi que lorsque la raison est trop faible pour comprendre, mais qu'elles sont tout aussi accessibles à celle-ci dès qu'elle est assez développée.

Nous ne pensons pas que la grande majorité des hommes soit opposée à l'idée d'un Dieu créateur. Nous croyons plutôt que ce qui les préoccupe c'est d'adapter cette idée à leur conception de la nature et de l'univers. C'est faire œuvre utile, ce nous semble, que de démontrer qu'elle est conforme aux faits ainsi qu'aux lois scientifiques dûment reconnues, qu'elle n'est contraire qu'à des hypothèses qui, par elles-mêmes, ne prouvent rien.

L'idée d'une substance représentant l'Intelligence et ayant une existence propre en dehors de celle des autres substances auxquelles elle peut être associée s'accorde bien avec les manifestations de l'Intelligence en dehors de la sphère de l'homme et des animaux. En effet, si l'Intelligence est une substance, elle doit exister et se manifester en dehors du règne animal, tandis que si elle était une simple propriété, elle serait plutôt limitée à ce règne.

Il nous reste évidemment à faire plus amplement connaissance avec cette substance et avec ses facultés créatrices. Nous comptons nous en occuper dans de prochaines causeries.

EDOUARD GUIBAL.

P. S. — Dans son numéro du 7 février 1913, *Le Journal* rend compte d'expériences d'après lesquelles M. Stéphane Leduc, de Nantes, aurait obtenu des végétations spontanées avec des substances minérales inertes. Ces expériences ne sont pas de nature à infirmer nos conclusions. Les végétations de M. Leduc ne sont pas un produit exclusif de forces aveugles puisque

son intelligence est intervenue pour mettre ces forces en état d'agir dans le sens voulu. Nous ne comprenons pas autrement le rôle et l'intervention de l'Intelligence extérieure organisatrice du monde vivant. Ses procédés nous restent cachés. Mais nous ne pensons pas qu'il soit absolument impossible d'arriver à les pénétrer ou à les approcher. M. Leduc peut fort bien avoir fait un pas dans cette voie. Ce qui n'est pas démontré du tout, c'est que de pareils résultats puissent se produire d'eux-mêmes, naturellement et sans aucune intervention humaine.

ED. G.

Une date !

Le 9 février 1913 fera certainement époque dans les Annales du « Spiritualisme ».

C'est ce soir-là qu'avait lieu, sous les auspices du dévoué fondateur de la Fraternelle n° 11 de Paris, M. Fages, et sous la présidence du très connu et très sympathique commandant Darget, la Conférence tant attendue de notre « Jaurès du psychisme », j'ai nommé Jean Béziat, le directeur du « Fraterniste de Douai ».

La salle des conférences de la mairie du X^e^ arrondissement fut trop petite pour contenir la foule accourue.

Fait sans exemple à Paris, bien avant huit heures on dut fermer les portes, la salle étant déjà archicomble et la foule sans cesse grandissante.

Pendant une heure trois quarts, le distingué conférencier développa devant un public enthousiaste qu'on peut, sans exagération, évaluer à douze cents personnes, ses théories fraternistes.

Il sut exprimer, avec des mots *très simples, à la portée de tous,* de grandes et belles choses, et des applaudissements chaleureux et prolongés soulignèrent souvent les envolées superbes du conférencier.

Ce fut et ce restera une soirée mémorable, une étape décisive dans la marche en avant du « Spiritualisme ».

Nous avons eu la grande joie de saluer et d'entendre également, ce soir-là, Paul Pillault, le guérisseur dont le nombre de cures ne se peut plus établir et dont la modestie n'a d'égale qu'une immense bonté qu'il masque sous une sorte de brusquerie.

Paul Pillault et Jean Béziat sont les deux fondateurs de « l'Institut Psychosique » de Douai.

Deux infatigables pionniers du « Fraternisme », deux vaillants, deux pré-

curseurs, à qui nous souhaitons réussite complète dans l'œuvre admirable entreprise.

Le « Paris Spiritualiste » s'enorgueillirait et se réjouirait, oh combien ! de voir ces deux « fraternistes sincères » venir établir leur centre d'activité près de nous.

Combien nécessaire, combien régénératrice leur œuvre plus rapprochée.

Comme il y aurait à faire pour eux et leurs adeptes dans ce Paris qui ne gouaille qu'à fleur de lèvres, dans ce Paris qui souffre, mais qui souffre surtout, parce que nul ne songe à lui apprendre à aimer.

Il faudrait que Paris devienne le Centre de « l'Œuvre Fraterniste ». Il faudrait que de Paris cette œuvre aille rayonner sur toute la banlieue d'abord et sur la province ensuite.

Il faudrait que, gagnés par l'exemple, aux côtés de Béziat, d'autres Béziat se lèvent qui porteraient, eux aussi, la bonne parole... la parole réconfortante et toute d'amour ?

Qui dit qu'aux côtés de Pillault ne se révéleraient pas des médiumnités guérissantes ?... Alors !...

Je ferme les yeux et... je vois. Je vois l'ère de la fraternité s'ouvrir sur le soleil d'Amour.

Je vois des multitudes de « fraternelles » naître, s'affirmer, grandir...

Je vois les hommes se tendre la main... Je vois celui-ci partager son pain avec celui qui a faim, je vois cet autre approcher son verre des lèvres fiévreuses de son frère que la soif tenaille...

Je vois l'enfant suivre l'exemple de l'homme. Je le vois prendre la main de l'aveugle qui tâtonne et trébuche, indécis. Je vois, cet enfant, l'homme de demain, guider les pas chancelants de l'infirme et ceux du camarade plus faible que lui...

Je vois enfin le mot « charité » qui malgré sa beauté blesse parfois les âmes, je le vois disparaître de tous les livres, s'effacer des lèvres et être remplacé par celui, enfin compris et appliqué, de « fraternité ».

Et alors, au-dessus de la vision radieuse, je vois rayonner sur l'humanité tout entière le sourire de « Hicsous » et je crois entendre le « divin Crucifié » murmurer en élevant ses mains vers le « Père » :

« Voici donc qu'Ils s'aiment les uns les autres ! »

MARINETTE BENOIT ROBIN.

Le Familistère de Guise

Charles Fourier, ce génie incomparable, qui excita l'admiration de ceux qui ont étudié sa doctrine, créa en France un mouvement socialiste dont le XIXe siècle tout entier a subi l'influence. L'universalité de ses connaissances surprend et étonne.

Zola, le grand écrivain naturaliste, lui emprunta les idées d'association et de coopération qui lui servirent à édifier *Travail*, ce chef-d'œuvre du grand écrivain, qui eut tant de retentissement, où il dépeint avec vérité les mœurs et les coutumes du monde des mineurs.

Jaurès, le grand prêtre du Socialisme contemporain, dans une page remarquable, rendit hommage en ces termes au magnifique génie de Fourier : « Lui tout seul, écrivait-il, avait la force de concevoir la possibilité de tout un ordre nouveau. Oh ! lorsque je relis ces pages, quelle admiration pour ce grand socialiste. »

Tous ceux qui ont été témoins des efforts faits par l'École Sociétaire pour répandre et propager l'œuvre de ce maître incomparable, et déterminer les fervents à s'intéresser à une tentative de réalisation, savent qu'aucun essai sérieux, fait dans les conditions requises pour assurer le succès, ne fut fait ni en France, ni à l'étranger. Et cependant, morceaux par morceaux, nous voyons au sein de notre civilisation agonisante, dont, nouveau prophète, Fourier a prédit la chute prochaine, se développer et croître les germes rénovateurs empruntés à sa théorie, dont l'influence grandissante gagne de proche en proche, et étend ses rameaux bienfaisants sur tout notre territoire.

Des crèches s'organisent dans les grands centres, des coopératives florissantes se multiplient, des associations ouvrières de production se fondent un peu partout, essais qui font présager la transformation prochaine de notre société décrépite en une société régénérée, où il y aura un souci plus grand de la vie humaine, et plus de justice et de vérité.

De nombreux disciples se sont groupés autour de cet instructeur aux connaissances universelles, de ce météore qui semble être descendu de mondes inconnus, où tout est bonheur, justice et harmonie, pour nous aider à sauver notre société désemparée des misères qui l'accablent.

Godin (1) fut un des premiers à témoigner à Fourier son admiration la

(1) Jean-Baptiste-André Godin, né en 1817, mort en 1888, député de l'Aisne de 1871 à 1876, a écrit d'importants ouvrages sur les questions sociales, parmi lesquels nous citerons : *Solutions sociales* ; — *Les Socialistes et les Droits du Travail* ; — *La Politique du Travail et la Politique des privilèges* : — *Mutualité sociale et association du capital et du Travail* ; — *Mutualité nationale contre la misère* ; — *Le Gouvernement et le vrai socialisme en action* ; — *La République du Travail et la Réforme parlementaire*, etc.

plus enthousiaste, et à s'enrôler dans les rangs de l'École Sociétaire, qui avait accepté la mission de répandre le nouvel Évangile social.

Le 21 mai 1826, il adressait à Fourier l'ode suivante, qui déborde des sentiments les plus admiratifs, et prouve jusqu'à quel point il fut impressionné par la conception grandiose de la Théorie de l'Unité Universelle.

De ses feux inondant nos plages,
Ainsi l'astre éclairant du jour
Dissipe ou calme les orages
D'une nuit qui fuit pour toujours ;
Ainsi, par le feu du génie
Qui nous explique l'Harmonie,
Déjà le doute épouvanté
S'anéantit à la lumière
Qu'apporte une voix mâle et fière
Au temple de la Vérité.....

Mais poursuis ta noble carrière ;
Fourier, surmonte les dégoûts :
Nouveau Colomb, tu vois la Terre
Qui doit confondre les jaloux :
Franchis l'espace, et la tempête
Qui gronde aujourd'hui sur ta tête
Bientôt se change en un jour pur ;
Ses flots brisés sur le rivage,
Après les fureurs de l'orage,
Des cieux réfléchiront l'azur...

Poursuis, retrempe ton courage ;
Ris des sots et des détracteurs :
Fourier, ton immortel ouvrage
Fais pâlir tes persécuteurs.

Vainement leur tourbe impuissante
Déclare une guerre sanglante
Au géant, durant son sommeil;
Lève-toi, nouveau Galilée,
Viens montrer à leur assemblée
L'immobilité du soleil.

Partisan dévoué du spiritisme, Godin apporta à la vulgarisation de la Vérité Spirite la même ardeur qu'il avait apportée à la défense et à la propagation de ce qu'il considérait comme la vérité sociale. (*Les Pionniers du Spiritisme en France*, par J. Malgras.)

Le Conservatoire des Arts et Métiers, à Paris, a fait une place à l'œuvre importante de Godin : *Le Familistère de Guise*.

Après la mort du Maître, alors que l'Ecole sociétaire commençait à se disperser, que la fièvre de propagantisme qui les animait commençait à se refroidir, Godin songea à mettre en pratique dans son établissement industriel de Guise, quelques-uns des principes de Rénovation Socialc faisant partie de sa théorie.

Il songea d'abord à l'habitation. L'idée du phalanstère, cette construction grandiose dans laquelle tout était prévu pour que 2.000 personnes puissent y être confortablement logées, l'avait séduit.

Il résolut donc la construction du Familistère de Guise, copie réduite du phalanstère de Fourier, pouvant loger de 700 à 800 personnes, et comprenant toutes les salles nécessaires au service d'une semblable agglomération.

En quelques années, le familistère fut complètement édifié et installé, donnant à tous ceux qui l'habitent un confort qu'on ne peut trouver dans aucune maison isolée.

Salles de bains, salles de réunions, théâtre, écoles, crèche, cuisine, restaurants, magasins de vente, rien ne manque dans le nouveau palais social.

Le familistère de Guise est la copie en petit de ce que seront les phalanstères de l'avenir.

Godin, profondément imbu des idées du Maître, avait parfaitement compris la formule de répartition indiquée par Fourier, pour rémunérer les trois facteurs de toute production : Capital, Travail et Talent. Il l'appliqua dans la mesure du possible, dirigea son entreprise vers la Coopération, et consacra le droit des travailleurs à la participation aux bénéfices de la production.

Élu député, il mena une campagne énergique en faveur de l'impôt progressif sur les successions, impôt des plus équitables, puisqu'il dégrève les petites successions, frappant seulement d'une augmentation appréciable les gros héritages, et surtout ceux au 3e ou 4e degré.

Ce projet, très combattu lors de sa présentation par notre ami Godin, est à la veille d'être repris par un groupe important de députés.

Son adoption serait un acte de justice et de sage administration, les produits en résultant pourraient être affectés aux œuvres de Solidarité sociale, dont le besoin se fait impérieusement sentir.

Godin en mourant a laissé son établissement industriel en pleine prospérité, et son familistère est un modèle dont ceux que préoccupe le problème de l'habitation devraient s'inspirer.

A la crèche, qui est une merveille d'organisation, installée d'après les principes exposés par Fourier dans son traité d'éducation de la Première enfance, tous les enfants du Familistère sont admis gratuitement et reçoivent des soins que pourraient leur envier les enfants des riches.

Godin, en édifiant le Familistère, a rendu un service considérable à la cause du Progrès Social.

De nombreuses associations de production et de consommation fonctionnent en France; elles ont comme principal organe: L'association ouvrière, dirigé par M. Briat.

Le progrès du mouvement associationniste fait prévoir pour un jour prochain la disparition du salariat.

Si le souvenir des Fourier et des Godin n'est plus aussi vivace dans l'esprit des jeunes générations, l'idée féconde résultant de leur enseignement se propage et grandit. Nombre d'associations florissantes se développent et améliorent le sort de leurs associés, mais aucune n'a encore tenté, à l'instar de Godin, de résoudre le problème de l'habitation.

L'État semble actuellement se préoccuper de cette question capitale, mais dans des conditions qui dénotent une grande ignorance des desiderata de l'ouvrier et de ses besoins. Ce n'est pas en poursuivant seulement la solution du problème du logement à bon marché qu'on fera taire les justes revendications des classes laborieuses.

Que nos hommes d'État et nos philanthropes que préoccupe cette question aillent donc rendre une visite au Familistère de Guise et ils en reviendront avec des idées nouvelles, élargies, qui modifieront leurs idées premières.

Godin s'est illustré par cette création qui fait de lui un bienfaiteur de l'humanité.

Gloire donc à Fourier, ce maître incomparable, qui est venu apporter au monde un chef-d'œuvre capable de régénérer la société, et à Godin, son digne continuateur.

EDMOND BENOIT

Hélène Smith et l'Ange

(Extrait du journal Genevois, *La Suisse*, du 23 janvier 1913.)

Il est, dans l'œuvre de Rembrandt une eau-forte curieuse: c'est « Le Docteur Faustus ». Le vieil homme est debout devant sa table de travail où s'entassent les grimoires. Penché, hagard, il interroge les signes cabalistiques apparus au milieu d'un disque lumineux qui semble dominer un corps impondérable. Autour, c'est l'obscurité, le silence. Ici le temps n'existe plus, la durée est abolie. Au delà des vitraux fixés par leur réseau de plomb le ciel est invisible. On n'évoque nul horizon, mer, plaine ou montagne: nulle ville n'est supposable dressant ses châteaux forts et ses donjons ou éten-

dant au sein d'une vallée ses maisons à genoux autour de l'église. Comme une vague le temps expire au seuil de cette cellule : et devant la féerie dont Rembrandt est coutumier, devant ce prodigieux spectacle, nous mesurons amèrement, nous autres, les hommes d'aujourd'hui, la distance qui nous sépare de ces lieux privilégiés où dans le sablier, le sable ne coule plus.

Et malgré tout, nous l'avons plus ou moins possédée la sagesse suprême qui est l'oubli de l'heure : nous avons eu des joies et des douleurs qui ne mesure point la banale mesure ; nous avons été parfois de ces heureux qui peuvent jeter leur chape de plomb, qui oublient que la nuit définitive approche... Heureux donc ceux que le travail sinon l'amour absorbent au point de les situer hors du monde, heureux ceux qui ont aboli en eux le sentiment affreux de la durée. Heureux le savant dans son laboratoire, le moine prosterné devant son crucifix, le philosophe perdu dans sa méditation, l'artiste devant sa toile...

Heureux, aussi, celle qui, depuis sept années, loin du monde, étrangère aux événements, accomplit dans la solitude une œuvre qui tient du prodige ; car elle est véritablement prodigieuse l'œuvre d'Hélène Smith.

La voici achevée la huitième peinture qui devait lui rester en souvenir de ses travaux. Elle est en dehors du cycle évangélique auquel elle se rattache quand même étroitement. Nous y voyons Hélène Smith, Hélène Smith elle-même, conduite, protégée par son guide, cet ange que depuis si longtemps elle voit auprès d'elle, qui la conseille et la console, mais lui impose sa volonté.

Mlle Smith a beaucoup hésité avant de laisser voir ce tableau à ceux que la curiosité plus que la foi amènent auprès d'elle. Un sentiment de délicatesse, je dirai même de pudeur, a pendant quelque temps suspendu toute décision. Par leurs conseils, des amis dévoués à sa cause ont vaincu ses scrupules : ils ont justifié leur appréciation par des raisons devant lesquelles Mlle Smith s'est inclinée. Une fois de plus elle sacrifiera son désir personnel à ce qu'elle considère comme un devoir mystique. Présente matériellement dans cette œuvre elle entend disparaître derrière elle et se soumettre aux lois de son Annonciation.

J'ai dit que ce tableau représente Hélène Smith et son Ange. Ils sont debout, tous deux, dans le chemin symbolique étroit d'abord puis élargi, et qui de pierreux et couvert de ronces va s'unifiant, s'élargissant toujours jusqu'à un horizon baigné d'une lueur d'aurore. Elle et lui sont vêtus de blanc, tous deux tiennent entre leurs mains une branche de lys toute fleurie. L'Ange est de face, baigné dans une lueur opaline, regardant devant lui, au delà de ce que peuvent regarder les hommes. D'un geste chaste et doux il enlace cette femme qui fut la serve tout ensemble joyeuse et résignée d'un

œuvre qu'elle considère comme divine. Elle, est de profil, le visage levé ardemment vers le ciel dans une attitude de prière et d'attente.

On a parlé de « la vacuité totale » et de la nullité d'expression des visages peints par Hélène Smith. Les arguments qui peuvent militer en faveur de cette thèse tombent devant ce tableau. Dans les mille peintures qui ont déjà passé devant mes yeux, j'ai vu bien rarement un visage à la fois si ardent et si calme. La soumission la plus passionnée y est exprimée par un simple regard, Nul geste ; tout est paisible, presque musical et l'on ne sait vraiment si la lumière qui éclaire ce groupe émane de la terre ou du ciel.

La technique de cette peinture est semblable à celle des tableaux précédents. La trace des ongles, les empreintes tactiles si visibles dans les ébauches ont disparu. Tout y est lisse, uni : on ne surprend ni reprise, ni coup de pinceau : on ne se rend point compte du degré d'empâtement. C'est encore le même contraste entre les visages idéalistes et stylisés et les mains réalistes où des plis marquent les phalanges, où les veines soulèvent la peau. Le visage de l'Ange est enveloppé d'une nuée qui fait valoir par opposition le profil net et la couleur ambrée du visage d'Hélène Smith. Les deux branches de lys semblent peintes d'après nature mais avec des couleurs primitives et sombres.

L'évolution du travail matériel est déconcertante. Le 17 juin dernier, Hélène Smith commença le paysage par le terrain. Les séances se succèdent jusqu'au 30 juin où le paysage fut terminé. Dans le ciel bleu et vide, le 2 juillet, un œil de profil apparut, puis le profil se dessina, les cheveux, le cou, le haut de la gorge, le buste revêtu de blanc, enfin l'ombre d'une main absente. Après ce sont les yeux de l'ange qui sont peints, ce sont ses cheveux, son cou, le bas de son visage, son buste, puis c'est la robe d'Hélène Smith qui s'achève. Le 8 août, la main est faite, puis la branche de lys. Ensuite c'est la robe de l'ange, sa main, son lys, puis la nuée qui l'enveloppe et les ronces épineuses où sont posés les pieds nus d'Hélène Smith.

Elle croyait le tableau terminé à cette quarante-deuxième séance. Cependant, le 2 octobre, son visage qui était peint sans ombre, commence à se modeler : en décembre c'est encore une nouvelle séance où la nuée qui entoure l'ange s'épaissit. « Je croyais le tableau achevé, nous dit Mlle Smith, quand, il y a quelques jours, le 7 janvier au matin, j'entends trois coups frappés contre mon lit. J'ouvre les yeux, je vois l'Ange qui me dit de nouveau : « Suis-moi ! » C'est dans cette séance, que je crois la dernière, que le visage de l'ange s'est adouci et enveloppé. »

Que deviendront-elles ces peintures maintenant que leur ensemble est terminé, que ce dernier tableau en constitue pour ainsi dire la signature ? Nul ne peut le savoir : Mlle Smith, elle-même, ne le sait pas encore. Elle a toujours refusé les offres d'achat, si brillantes soient-elles, qui lui furent fai-

tes : elle attend un ordre quel qu'il soit, auquel, d'avance, elle est soumise. Mais, je ne crois pas qu'elle sépare jamais le dernier tableau des sept autres : ils sont liés comme des chaînons et le dernier boucle la chaîne.

Mais le problème posé au sujet de l'évolution médiumnimique d'Hélène Smith est déjà, en partie, résolu. On avait cru qu'après cette œuvre qui succédait aux visions de l'Inde, au langage martien, une autre forme d'activité serait apparue. Pour le moment il n'en est rien et l'œuvre picturale d'Hélène Smith entre dans une période nouvelle. Un tableau futur est annoncé : ce sera le portrait de Judas. Le douzième disciple sera-t-il conçu, représenté comme le perfide et le traître, comme celui dont le nom, même aux bouches des hommes sans foi, est synonyme d'infamie, ou sera-t-il considéré comme un être qui malgré lui fut soumis à une affreuse destinée ? Sera-t-il une volonté néfaste ou un instrument passif ? Nul ne le sait encore, mais, dans quelques mois peut-être, Hélène Smith nous le dira.

L. FLORENTIN.

LES RAYONS V

Réponse au Commandant Darget

Et texte de la communication de M. G. DE FONTENAY à l'Académie des Sciences.

Monsieur le Directeur,

Je signe de mon nom, en toutes lettres, tout ce que je fais imprimer. C'est pourquoi j'entends ne pas être rendu responsable d'articles anonymes que je n'ai ni prévus ni sollicités. Je comprends donc assez mal que vous insériez, sous prétexte de polémique avec le *Matin*, une lettre que le *Matin* n'a pas publiée et où M. Darget me met gratuitement en cause, suivant son habitude.

J'ai dit à l'Académie des Sciences ce que j'ai cru devoir dire ; ou plutôt c'est M. d'Arsonval qui l'a dit pour moi, — et à très bon escient, que M. Darget le veuille ou non. — M. d'Arsonval qui, depuis quatre ans, m'a fait le grand honneur de présenter pour moi quatre notes à l'Académie et d'écrire une préface pour mon dernier livre, M. d'Arsonval connaît à merveille mes expériences et ma méthode de travail, que M. Darget n'a pas encore réussi à comprendre.

Si je me suis trompé dans mes recherches — et cela peut arriver à tout le monde, — M. Darget n'a qu'à démontrer mon erreur là où elle s'est mani-

[illegible], c'est-à-dire dans les *Comptes rendus* de l'Académie. Je discuterai alors avec lui devant des juges compétents ; et de cette discussion sortira peut-être quelque lumière. Tant qu'il se bornera à submerger de sa prose les journaux quotidiens ou les revues psychiques, je ne pourrai que m'en tenir à mes conclusions antérieures. Ce n'est pas avec des phrases mais avec des expériences que l'on établit une vérité d'ordre scientifique. Or voilà quatre ans que je me suis mis à la disposition de l'Académie des Sciences pour des expériences contradictoires. Aucun *vitaliste* ne s'y est aventuré. J'ai renouvelé ma proposition en novembre 1910, au Congrès de Psychologie, en présence de M. Darget et après discussion publique d'un de ses rapports. On trouvera mon offre et les vœux conformes du Congrès au pages 88, 89 et 170 du volume où sont imprimés les actes de cette assemblée. Ni M. Darget ni aucun autre vitaliste ne s'est risqué et j'attends encore une convocation.

Les gens de bon sens et de bonne foi reconnaîtront sans doute que je ne peux rien faire de plus. Quant à l'opinion des autres, je ne m'en soucie point.

Veuillez croire, Monsieur le Directeur, à mes sentiments distingués.

G. DE FONTENAY.

***

Texte de la communication à l'Académie des Sciences

Physique. — *Action des encres sur la plaque photographique.*

NOTE DE M. GUILLAUME DE FONTENAY

Présentée par M. D'ARSONVAL

J'ai repris et complété, depuis quelques mois, ces expériences qui ont fait l'objet d'une note antérieure [1] et j'en ai consigné les résultats, assez complexes, ainsi que les diverses techniques, dans un mémoire déposé au Secrétariat de l'Académie [2], le 9 décembre 1912, avec documents photographiques à l'appui. Je me borne à signaler sommairement ici les faits principaux et les principales conclusions auxquelles je suis parvenu :

Lorsqu'on applique pendant quelque temps une feuille de papier manuscrit ou imprimé contre la face émulsionnée d'une plaque photographique, il peut se faire qu'après développement on trouve sur la plaque une reproduction plus ou moins complète, en négatif ou en positif, des caractères que portait la feuille de papier. Ce phénomène est subordonné à un assez grand

1. *Comptes rendus*, 11 janvier 1909, p. 112.
2. *Sur quelques réactions au contact de la plaque photographique.*

nombre de facteurs physiques et chimiques, parmi lesquels il faut citer d'abord la durée du contact et la température.

En 1908, quelques personnes ayant appliqué contre leur front ou leur épigastre de semblables dispositifs, attribuèrent à un rayonnement de leur organisme les transcriptions qui se produisaient. J'ai montré alors qu'on obtenait des transcriptions toutes semblables en utilisant, comme source de chaleur, un bain-marie à 35° ou 40°, ce qui ruinait l'hypothèse d'un rayonnement vital nécessaire. Toutefois, je mentionnais qu'il ne m'avait pas été possible d'obtenir la transcription de caractères imprimés. La nouvelle série d'expériences que j'ai entreprise m'a fait connaître les causes de cet insuccès partiel.

Les encres à écrire, tout aussi bien que les encres typographiques, agissent sur les plaques sensibles de façons différentes, suivant la composition chimique (éminemment variable) des dites encres, et aussi suivant l'état de division moléculaire qui leur est communiqué par le papier sur lequel on les a déposées. J'ai préparé des encres qui, sous des conditions données, se transcrivent toujours en positif ; d'autres se transcrivent toujours en négatif. Un grand nombre d'encres typographiques sont à peu près inactives dans les circonstances ordinaires de l'expérimentation.

Parfois, avec certaines encres, un même trait de plume se transcrit partiellement en négatif et partiellement en positif, suivant que la plume, ici ou là, a déposé plus ou moins de liquide, et suivant aussi qu'elle a plus ou moins *égratigné* l'encollage superficiel du papier et incorporé l'encre à la fibre même de la pâte. Parfois également, quand on emploie une plume en métal attaquable par l'encre, les premières lettres tracées agissent autrement que les dernières ; celles-ci étant constituées par un liquide auquel la réaction du métal a communiqué des propriétés chimiques différentes.

On voit que ces expériences présentent une certaine complexité. On y rencontre aussi d'assez nombreuses causes d'erreurs. J'ai signalé précédemment celles qui peuvent provenir de la lanterne du laboratoire et de la phosphorescence de certains papiers. Si l'on emploie des vitroses ou des émulsions couchées sur celluloïd, on se heurte souvent aussi à des phénomènes accessoires, d'ordre électrique, dont j'ai donné plusieurs exemples caractéristiques dans le mémoire précité.

C'est en opérant au moyen du châssis-presse que l'on élimine le plus facilement les causes d'erreurs. Si l'on se borne à la technique des sachets-enveloppes, en empaquetant les plaques ou vitroses dans plusieurs papiers opaques, on s'expose à de multiples déceptions. Ces enveloppes ont une action certaine sur le résultat des expériences en cours : je m'en suis assuré en les imprégnant de substances alcalines, acides ou salines.

On s'est émerveillé que des sachets-enveloppes confiés à diverses personnes et actionnés par ces personnes dans toutes sortes de conditions différentes aient donné au développement des résultats eux-mêmes très différents. C'est, assez naturel cependant : la transpiration varie beaucoup d'un individu à un autre individu. Chez la même personne, dans le même instant, elle est en général acide au visage et au creux de l'aisselle, alcaline au pli de l'aine. De plus, elle varie énormément suivant la nourriture prise, l'état de maladie ou de santé, etc. On devra donc se défier à l'extrême de toute observation faite au moyen de sachets-enveloppes actionnés par un organisme vivant ; car la transpiration joue alors un rôle dont il n'est pas facile de déterminer le sens et l'ampleur.

Des nombreuses expériences et tentatives que j'ai pu faire en plaçant des papiers manuscrits ou imprimés au contact d'une plaque photographique et en soumettant de tels dispositifs à l'action de divers agents physiques, notamment à celle de différentes sources de chaleur artificielle ou organique, il résulte en somme :

1° Que les effets produits sont très variables selon les circonstances opératoires, et en particulier selon la nature des encres et des papiers dont il est fait usage ;

2° Que, les causes d'erreur et les fautes de technique écartées, je n'ai jamais rencontré d'effet qui ne pût être attribué légitimement à une réaction chimique des corps mis en présence ;

3° Que je n'ai pu déceler l'intervention d'aucun rayonnement nouveau ou particulier.

Il existe peut-être beaucoup de radiations que, faute de détecteurs appropriés, nous n'avons pas encore pu reconnaître. Cela est non seulement possible, mais très probable et, peut-on dire, presque certain.

Il est beaucoup moins certain et beaucoup moins probable que ces radiations inconnues agissent sur nos plaques photographiques. Quelques personnes, peu nombreuses il est vrai, pensent avoir, au moyen de l'une ou de l'autre des techniques ci-dessus mentionnées, mis en évidence un groupe quelconque de ces radiations nouvelles.

Il ne m'appartient pas de contester le résultat d'expériences auxquelles je n'ai pas assisté ; mais il m'est permis de dire que je n'ai rien trouvé de tel. Par contre, j'ai observé, au cours de mes recherches, un grand nombre de faits dont les apparences étaient susceptibles d'induire en erreur, à ce point de vue, des expérimentateurs inattentifs ou superficiels.

(*Comptes rendus*, t. 155, p. 1610, séance du 30 décembre 1912.)

La guérisseuse de Magny-sur-Tille

Une protestation au sujet de sa mise à l'index par ordonnance de l'évêque de Dijon.

On nous écrit de Dijon : Il y a six ans mourait à Magny-sur-Tille, petit village près de Dijon une très pauvre infirme, cul-de-jatte, qui dès l'âge de sept ans donnait des signes très évidents de médiumnité voyante; plus tard la seconde vue s'est développée chez elle d'une façon merveilleuse, puis elle devint médium guérisseur, mais tout cela, naturellement, car, venue au monde dans une famille très humble, elle ne savait ni lire ni écrire. Comme le bon curé d'Ars, elle ne mangeait que des pommes de terre cuites dans l'eau et ne buvait que de l'eau. Le peu d'argent qu'elle acceptait était pour les pauvres et pour l'achat d'huile qu'elle consacrait à sainte Philomène, qu'elle aimait beaucoup. Sans doute que sans s'en douter elle communiquait à cette huile des fluides très purs et puissants, car le nombre des personnes qu'elle a guéries est immense. Pour quelques cas elle ne donnait pas d'huile. La personne intéressée, à peine entrée, elle disait en la regardant : « Vous venez pour telle chose (morale ou autre, donnant elle-même les détails) ; c'est bien, allez, tout ira mieux, priez Dieu et soyez confiante. »

Un de mes amis, un jour qu'il était allé voir Mlle Sauvestre — c'est le nom de la guérisseuse — vit arriver un monsieur *en civil* qui n'était jamais venu, et aussitôt la pauvre infirme de lui dire : « *Mon général*, que désirez-vous? » Et ce monsieur qui s'était mis en civil pour ne pas être reconnu, confondu, s'agenouilla, comme les autres au moment de la prière.

Durant sa longue vie — quatre-vingt-douze ans — elle eut cruellement à souffrir par les docteurs et les prêtres qui la firent emprisonner à Dijon plusieurs fois. Quand elle mourut, l'ancien curé de Magny voulait qu'on déposât ses restes dans un coin du cimetière, mais le maire s'y opposa et sa tombe est une véritable petite chapelle ornée par les personnes reconnaissantes qu'elle a consolées et guéries.

Un véritable culte s'est organisé en son honneur au cimetière même, et un petit opuscule renfermant des prières spéciales fut imprimé et mis en circulation, si bien que l'évêque s'en émut et rendit l'ordonnance suivante :

« Nous, évêque de Dijon, Vu la relation qui nous a été faite de l'organisation de pratiques religieuses et d'un culte dans le cimetière de Magny-sur-Tille; Vu l'opuscule publié sous ce titre : « Aperçu de quelques prières dites par l'humble martyre de Magny-Fauverney, Mlle Françoise Sauvestre, en son vivant, dans sa chapelle érigée à sainte Philomène, 3e édition » ; Consi-

dérant que tout culte établi en dehors de l'autorité ecclésiastique tombe sous le coup de la prohibition portée par la Constitution : « Officiorum ac munerum », article 20 ; Considérant que ledit opuscule propage un culte de ce genre, qu'en outre il renferme plusieurs formules inintelligibles, ridicules, erronées ; qu'il tombe sous la prohibition portée à l'article 13 de la même Constitution :

« Le saint Nom de Dieu invoqué ; Avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

« Article premier. — Les pratiques religieuses usitées et le culte établi dans le cimetière de Magny-sur-Tille sont condamnés par l'Église.

« Art. 2. — Nous déclarons prohibé l'opuscule : « Aperçu de quelques prières... », et son usage interdit aux fidèles. »

« Jacques-Louis, évêque de Dijon. »

Cet acte a soulevé une indignation générale, et je viens vous prier, M. le Directeur, de bien vouloir reproduire dans les colonnes de votre revue cette protestation qu'il me semble impossible de ne pas faire entendre.

A l'évêque de Dijon.

« J'ai lu avec indignation votre article au sujet de la vénérable et humble martyre que fut Mlle Françoise Sauvestre, indignation que partagent avec moi grand nombre de bons et vrais croyants.

« Vous trouvez, sans doute, que la pauvre infirme n'a pas assez souffert par le clergé, durant sa vie ? Il faut que vous veniez encore profaner sa mémoire et interdire à tous ceux qu'elle a consolés ou guéris de venir rendre à sa tombe les hommages qu'elle a bien mérités et lui prouver ainsi leur reconnaissance.

« C'est avec des mesures de ce genre, Monseigneur, que l'on chasse les fidèles de l'Église, ouvrant à la plupart le chemin tout grand de l'incrédulité. Ce geste n'est pas heureux, surtout dans ces temps troublés où l'Église très affaiblie aurait au contraire besoin d'un surcroît de force. On dirait que vous tenez à hâter sa destruction ; ceci entre peut-être, d'ailleurs dans les vues de Dieu, et vous y travaillez sans vous en douter.

« Revenons à Mlle Sauvestre ; nous l'appelons gentiment notre bonne petite sainte. Où est le mal ? Oui elle a tout ce qu'il faut aux yeux de Dieu pour cela : quatre-vingt-douze ans de martyre, de misère et d'abnégation d'elle-même et, sans une plainte, sans un murmure ! Elle fut la fille spirituelle très digne du bon curé d'Ars, ce saint et vénérable prêtre « selon le cœur de Dieu ».

« Nous savons que l'Église est moins difficile, quelquefois, pour canoniser. En 1866, le pape Pie IX fit béatifier Pierre d'Arbizes, inquisiteur, qui fit

mourir dans des tortures épouvantables 12.000 hérétiques !... Saint Dominique et saint Ferdinand ont mérité surtout leur canonisation « pour la persécution des hérétiques » (extrait du *Bréviaire romain*). Or nous demandons si ceci est l'application des paroles sublimes du Christ : « Aimez-vous les uns les autres ? » Aussi nous voyons de plus en plus que l'esprit de Jésus s'est retiré de l'Église depuis longtemps !

« Quant aux paroles ridicules, inintelligibles, que vous faites ressortir dans les prières de Mlle Sauvestre, je vous ferai remarquer que la pauvre fille était ignorante et illettrée ce qui ne l'empêchait pas de prier de tout son cœur, sincèrement et avec humilité, la seule grandeur que Dieu reconnaisse... Monseigneur ! Quant aux erreurs, l'Église devrait garder le silence, ce serait plus prudent, car ouvrons le catéchisme il n'y a que cela : enfer, diable, infaillibilité du pape, etc...

« Je ne puis m'empêcher en terminant de songer à notre bien-aimée Jeanne d'Arc, le cher ange de notre nation.

« Combien de temps avez-vous été contre elle ?

« Et maintenant vous la placez sur vos autels. Heureusement nous n'avons pas attendu cette réhabilitation tardive, car il y a longtemps que tous ceux qui ont le cœur vraiment français, l'aiment, l'honorent et la prient. »

« X... »

Conférences Sédir

La société des Études Hermétiques de Bordeaux vient pour la deuxième fois, d'avoir le plaisir et l'honneur de recevoir Sédir qui a continué dans cette ville l'exposé de son enseignement chrétien.

Le mercredi 15 janvier, dans l'Athénée municipal, le conférencier a parlé sur le « Christ » et l'Ascèse évangélique (cette remarquable étude sera publiée prochainement par « Psyché »).

Les jours suivants, en réunions privées, il a traité, avec son talent habituel, quelques points particuliers d'Esotérisme, d'Occultisme et de Métaphysique chrétienne.

Enfin des malades s'étant présentés, M. Sédir a fait avec succès plusieurs démonstrations du traitement mystique.

Ces trois soirées ont eu lieu devant un public attentif et intéressé ; espérons que la parole du conférencier aura déposé des germes durables et qui fructifieront.

La Société des Études Hermétiques de Bordeaux profite de l'occasion pour aviser ceux qui étudient en province l'enseignement du Maître que le

Comité bordelais des Conférences Sédir est dirigé par MM. Gaubert et Chemineau, 34, rue du Tondu, à Bordeaux, où chacun peut s'adresser pour tous renseignements.

COMMUNIQUÉS

La société des Études Hermétiques de Bordeaux installe, 23, rue des Trois-Conils une bibliothèque ayant pour but l'étude de la Tradition occidentale, ésotérisme chrétien, philosophie occulte, etc.

L'étudiant y trouvera en location, les livres de fond lui permettant une connaissance approfondie des auteurs mystiques les plus autorisés et principalement les ouvrages composant l'enseignement du maître Sédir.

La Société serait reconnaissante à toute personne qui l'aiderait d'une manière quelconque dans son œuvre de propagande.

Prière d'adresser toute communication au secrétaire, M. Paul Chemineau, chez Mme Circé, 23, rue des Trois-Conils, à Bordeaux.

SOUSCRIPTION A L'ÉDITION DE

L'Amour et l'Immortalité de l'Ame

PAR EDMOND BENOIT

APPEL AUX LECTEURS

Nos lecteurs n'ont pas été sans remarquer, dans les numéros de la *Revue Spirite* de mars à septembre 1912, les extraits faits de ce remarquable ouvrage. Nous apprenons que l'auteur va l'éditer prochainement. Nous avons tous gardé le souvenir des descriptions impressionnantes et des récits imagés, d'une lecture facile et attachante à l'égal d'un roman publiés dans la *Revue*.

Les quelques extraits que nous y avons lus : L'histoire d'une maison hantée ; Rêves lucides ; Souvenir des existences passées, etc... etc... ne sont qu'une faible partie de cet important ouvrage, qui aura de 300 à 350 pages.

Ce livre édité soigneusement sera vendu 3 fr. 50.

L'auteur veut bien, afin que tous les lecteurs de la *Revue Spirite* puissent avoir dans leur bibliothèque cet ouvrage important, qui leur dévoilera des moyens de communiquer avec les âmes de l'autre monde absolument inédits, le laisser aux abonnés de la *Revue* au prix de 2 francs, payables à l'apparition du volume.

Nous espérons que ce prix de faveur dont nous remercions l'auteur engagera tous nos abonnés à souscrire.

Plus les souscriptions seront nombreuses, plus le livre sera promptement édité.

Afin que chacun puisse se rendre compte du contenu de cet ouvrage, nous donnons ci-dessous la table des matières.

L'AMOUR ET L'IMMORTALITE

Par Edmond Benoît

TABLE

Préface. — Sonnet dédié à l'auteur : Pèlerins d'amour. — Histoire saisissante d'une maison hantée. — Extraits : Fourier et ses disciples. — Preuves de la survivance de l'Ame. — Typtologie. — Miroirs magiques. Nouveau mode de communication. — Incarnations : La Chanson des peupliers. — Rêves lucides. — Etrange révélation. — Difficultés pour communiquer avec le monde invisible. — Souvenir des existences passées. — Histoire des transmigrations de l'âme. — Le Matériel et le Spirituel. — Beauté, Santé, Richesse et Longévité. — La vie dans l'Au-delà. — En plein mystère. — La Fidélité et les jeux de l'Amour dans l'Au-delà. — Madame Olympe du Bois Bénit. — Le Moi supérieur et le cerveau humain. — Les deux âmes. — Conclusion.

Nouvelle série Féministe-Spiritualiste

O. DE BEZOBRAZOW

Gerbe de Pensées (prose et poésies mêlées) avec 3 portraits de l'auteur dans son jardin). Basset 3, rue Dante, et Leymarie 42, rue Saint-Jacques, Editeurs.

Cet opuscule d'un auteur connu sera suivi prochainement par « La Renaissance Isiaque ».

Les études de « Rossya » se rattachant au même système féministe-spiritualiste paraissent dans un des grands périodiques parisiens « Les Rubriques, Nouvelles ».

LIVRES NOUVEAUX

Trucs et truqueurs, Altérations, Fraudes, Contrefaçons des Objets d'Art, de Curiosité et d'Ameublement dévoilées par PAUL EUDEL

Antiquités. Armes et Armures. Autographes. Bijoux et Orfèvrerie. Billets de banque. Bronzes. Terres cuites et Marbres. Céramique. Ciselures et Dorures.

Dessins. Enluminures et Miniatures. Équipements militaires. Estampes. Étoffes. Tapisseries et Dentelles. Ex-libris. Glyptique. Instruments de musique. Ivoires. Livres. Médailles et Monnaies. Tableaux anciens et modernes. La Tiare. Timbres-poste. Législation.

Les truqueurs sont sans doute des gens fort habiles et fort tenaces. Ils ne cessent de fabriquer du vieux avec du neuf, d'imiter les objets anciens et les belles œuvres, de contrefaire les créations artistiques du passé et du présent, perfectionnant sans relâche leurs procédés, leurs trucs.

Mais, heureusement, leurs malfaisantes besognes sont combattues par une pléiade de critiques et de connaisseurs à la tête desquels figure M. Paul Eudel.

L'érudit écrivain, dont le nom fait autorité en la matière, s'ingénie depuis de longues années à découvrir leurs supercheries, à divulguer leurs contrefaçons, à déjouer leurs embûches.

Les lecteurs du livre *Le Truquage* savent quelle méticuleuse patience, quelle inlassable persévérance, quelle experte sagacité M Paul Eudel consacra naguère à l'accomplissement d'une tâche aussi louable que difficile.

L'auteur du *Truquage* présente maintenant aux amateurs et aux collectionneurs un second ouvrage sur le même sujet, intitulé *Trucs et Truqueurs.*

Ce nouveau volume, d'une documentation aussi sérieuse que le précédent, comporte 24 chapitres bourrés de révélations curieuses et d'anecdotes attrayantes ; 3.000 noms propres y sont cités. Aussi, ne sera-t-il pas moins apprécié que son aîné par toutes les personnes qui s'occupent d'œuvres d'Art, d'objets d'Art, de Curiosité et d'Ameublement.

Trucs et Truqueurs forme un beau volume in-12 carré. Prix : 6 francs.

Pour photographier les Rayons Humains. Exposé historique et pratique de toutes les méthodes concourant à la mise en valeur du rayonnement fluidique humain, par Fernand Girod, avec une préface du Commandant Darget. Un très beau livre, 70 photogravures, dont une hors texte. Prix : 3 fr. 50. Franco : 4 francs.

Voilà cette fois, un livre duquel on peut dire qu'il vient bien à son heure. Jamais la photographie, dite transcendantale, n'a été plus à l'ordre du jour ; aussi importait-il qu'on nous fixât sur la valeur réelle des résultats obtenus, qu'on nous indiquât les façons de produire ces clichés de radiations, dont on dit merveille, qu'on nous exposât, en un mot, la question dans toute son ampleur et dans toute sa vérité.

C'est un jeune maître en psychisme qui vient nous donner cette leçon en un très bel ouvrage renfermant plus de 60 photogravures du grain le plus fin et portant pour titre ces mots suggestifs et pleins de promesse :

Et, de fait, on se sent en confiance à la lecture de ce livre, car ce n'est plus sur de simples affirmations, ce n'est plus par le truchement d'un être humain, disant en ressentir les effets, que le rayonnement humain, que le fluide vital, que le vieux mais toujours de mode et pourrions-nous dire toujours jeune magnétisme animal, peut être prouvé. C'est, cette fois, par l'attestation d'un témoin « dépourvu de complaisance » comme dit l'auteur lui-même dans son avertissement. C'est par un moyen purement mécanique, tout physique et d'honorabilité connue, par la plaque photographique.

Les pages du livre de M. Fernand Girod sont aussi bien parrainnées: la première page s'ouvre sur une magistrale préface du Commandant Darget qui est, par excellence, un grand « effluviographe », dirait encore l'auteur, et qui est mondialement connu pour ses nombreuses recherches en la matière.

Nous croyons fermement avec le Commandant Darget, que ce livre fera époque dans les annales de la photographie transcendantale et plus particulièrement encore dans les annales du magnétisme expérimental.

Aussi n'auront pas lieu de s'en repentir ceux qui en feront acquisition pour le lire, le compulser souvent et s'en inspirer toujours.

Pensée du mois d'avril

Demandons à Dieu, non le succès ou la fortune, non la pâture des passions, mais la vertu, qui nous rend dignes de lui. Demandons-lui de supporter le malheur avec résignation ou le bonheur avec modestie. Que notre prière ne soit qu'un acte d'amour, de résignation et de confiance.

Ou mieux encore, disons-lui avec les stoïciens et avec le christianisme : « Mon Dieu, vous savez ce qui est le plus avantageux. Donnez-moi ce qu'il vous plaît, autant qu'il vous plaît et dans le temps qu'il vous plaît. » (Jules Simon. *Le Devoir*, IVe part. ; chap. IV.)

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN